CONTES D'AUTOMNE

OCTOBRE


BOOKSELLER

LES

SOIRÉES AMUSANTES

Paris. Typ. E. Plon et Cie, rue Garancière, 8.

ES SOIRÉES AMUSANTES

QUATRIÈME SÉRIE

CONTES D'AUTOMNE

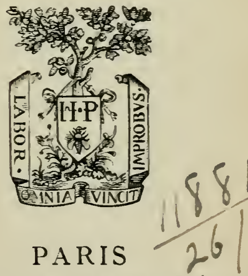
PAR

ÉMILE RICHEBOURG

X

OCTOBRE

Deuxième Édition



PARIS
PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1880

LE

PORTRAIT DE BERTHE

I

On vante avec complaisance les paysages de la Suisse, ceux des Alpes et des Pyrénées. Assurément ces monts, auxquels s'attachent des neiges éternelles, ces pics et ces crêtes, qui élèvent leurs fronts orgueilleux au-dessus des nuages, méritent qu'on admire leur majesté sauvage. Tout ce que la nature produit d'étrange et de grand appelle et fixe l'attention de l'homme.

Cependant, que de phénomènes merveilleux s'offrent chaque jour à nos yeux, et devant lesquels nous

restons indifférents! Les plus belles choses de la nature semblent perdre de leur grandeur par l'habitude qu'on a de les contempler.

Tous ces mondes inconnus, planètes ou satellites, semés dans l'espace, éveillent à peine l'idée de la puissance de Celui qui les a créés.

La bergère qui fait paître son troupeau au pied du mont Blanc ne comprend point l'enthousiasme du touriste à la vue des glaciers resplendissants au soleil de juin.

L'homme né sur le rivage de la mer ne s'étonne pas d'entendre la grande voix mugissante de l'Océan. Le grain de blé, qui donne un épi, l'arbre qui fleurit et suspend à ses rameaux des fruits savoureux, ne montrent à l'homme des champs que le produit de sa récolte. C'est le prix de son labeur; il ne voit rien au delà.

L'inconnu seul nous attire, nous provoque et nous charme. On admire surtout ce qu'on regarde de loin. L'idéal est une fiction, la réalité le détruirait.

Chaque contrée du monde possède ses merveilles. L'Allemagne, la terre classique des légendes, a ses forêts sombres peuplées de gnomes aux yeux louches, d'elfes aux ailes d'argent, et de dryades au corselet d'émeraude. Sur les montagnes d'Écosse on s'étonne de ne point voir passer Fingal, le héros d'Ossian, emporté par son coursier rapide. Ici des prairies et des vignes, ailleurs des lacs, des volcans ou des cataractes, des fleuves et des torrents. En bas un tapis de fleurs parfumées; en haut, prête à se détacher, l'avalanche redoutable. Partout, en Europe, en Afrique, en Asie, de grandes cités et des monuments su-

perbes : palais de marbre, dômes dorés, minarets orientaux, temples antiques, églises modernes, architecture de toutes les époques, de tous les styles, sculpture de tous les âges.

Quand on dit au Parisien qu'il y a près de lui, à sa portée, les paysages charmants, les sites pittoresques et variés qu'il va si souvent chercher très-loin, il est tenté de vous rire au nez. Se donner la peine d'admirer ce qu'on a sous les yeux, à quoi bon? Le Parisien ne regarde pas le Louvre; mais il ira voir la tour penchée à Pise, Saint-Pierre de Rome, l'Escurial, ou le Kremlin à Moscou.

Dès que les feuilles poussent aux branches et que les violettes fleurissent, les Parisiens d'hiver se dispersent comme une volée d'oiseaux à qui l'on a ouvert la cage qui les re-

tenait captifs. Ils s'en vont en Suisse, en Italie ou ailleurs. Partout ils promènent leur désœuvrement et leur ennui, au bord des précipices, dans les villes d'eaux ou sur les plages de la mer.

Alors il ne reste plus à Paris que ceux qui y sont retenus par leurs occupations et ceux qui ne s'ennuient jamais.

C'est à ceux-ci que Paris et ses environs, ses environs surtout, appartiennent réellement. Oh! ils connaissent bien la banlieue de Paris, ils l'ont parcourue si souvent! Nous ne voulons pas dire pour cela qu'ils soient mieux disposés à voir et à admirer les beautés splendides de la nature, qui se multiplient sur les rives de la Seine et de la Marne; mais enfin ils en peuvent jouir.

C'est un dimanche; la foule s'échappe de Paris par toutes ses

portes et se répand joyeuse et animée dans la campagne. Toilettes de printemps fraîches et coquettes, rubans et fleurs, gracieux visages, sont heureux de se montrer au soleil. Celui-ci semble sourire et prodigue l'or de ses rayons. La brise s'est embaumée pour se jouer dans les boucles blondes ou brunes des jeunes filles; elle emporte en passant, avec le gazouillement des oiseaux, le bruit d'un baiser et le refrain d'une chanson. De petits pieds légers foulent le gazon fleuri de pâquerettes. Les haies d'aubépine sont en fleur, et l'églantier s'est couvert de roses sauvages.

On jase, on court, on rit, on se poursuit, on se dérobe, on se cherche; les yeux brillent, le rire éclate, on est ravi. — C'est la joie, c'est le bonheur, l'amour; c'est la vie!

Voilà Meudon, avec son château

et sa magnifique terrasse, superbe point de vue! Les coteaux verdoyants de Bellevue, de Sèvres, de Saint-Cloud et de Suresnes. Au-dessous, la Seine, sillonnée de barques légères et reflétant comme un miroir arbres et palais.

Au nord, une plaine immense, Saint-Denis, Montmorency sur la hauteur, les jardins d'Argenteuil et d'Ermont, puis Enghien avec son lac et ses chalets féeriques.

D'un autre côté, Fontenay et Sceaux, un parterre de roses.

Sur la Marne, Joinville, Nogent, et plus loin, en retrouvant la Seine, Villeneuve-Saint-Georges, Brunoy, Choisy; et partout et toujours de la verdure, de l'ombrage, des fleurs, des palais ou des châteaux; les uns cachés comme des nids d'oiseau dans les feuilles, les autres, moins timides, en pleine lumière, offrent

à tous les regards leurs blanches façades.

Les Prussiens sont venus, des arbres séculaires sont tombés sous la hache des sapeurs. Voyant qu'ils ne pouvaient pas prendre Paris, ils ont saccagé et pillé ses environs; mais ce n'était pas assez, ils ont brûlé Saint-Cloud... Triste vengeance!

Depuis cela, cinq ans à peine se sont écoulés, et déjà les ruines ont disparu, la banlieue de Paris a repris peu à peu son aspect. Notre or et notre travail ont effacé les traces du passage de la sauvagerie tudesque. Les maisons sont relevées, de nouveaux arbres ont pris racine, nos jardins ont refleuri, les oiseaux sont revenus.

La gaieté reviendra-t-elle?

Oui; c'est une question de temps.

Et l'oubli?
Oh! l'oubli... jamais!

II

Sur le territoire de la commune de Mongeron, à dix minutes de la grande voix ferrée de Paris à Lyon, au flanc du coteau, s'élève blanche, riante et coquette, au milieu d'un bouquet d'arbres, fouillis de verdure en été, une de ces délicieuses villas dont nous venons de parler et qui, de toutes parts, semblent jaillir du sol.

Son jardin, presque un parc, avec des allées ombreuses et des eaux vives, est peuplé de mille arbustes et des plantes les plus rares. Quand le soleil brûle, dessèche et dévore, les sources jaillissantes de cet Eden y entretiennent une fraîcheur bien-

faisante et tempérée. Les rayons indiscrets cherchent en vain à s'introduire dans l'intérieur de la maison; ils sont arrêtés par un rideau de jasmins et de chèvre-feuilles aux fleurs odorantes.

Avant la guerre, qui devait coûter si cher à la France, cette charmante habitation appartenait à M. Hermelin, un riche négociant-armateur de Paris. Il l'avait meublée avec un goût exquis, et il aimait, le dimanche, à y recevoir ses amis qui, comme lui, venaient se reposer à la campagne, au milieu des fleurs et de la verdure, du travail et des fatigues de la semaine.

D'ailleurs, dès les premiers jours de la belle saison, madame Hermelin et sa fille venaient s'installer à Mongeron et ne faisaient plus que de courtes apparitions à Paris. Aussi, avec quel plaisir ces dames

attendaient le dimanche qui ramenait près d'elles, pour tout un jour, M. Hermelin et son fils également retenu à Paris par les affaires de la maison de commerce !

Lorsque l'empire déclara si imprudemment la guerre à la Prusse, les hôtes de la villa Mongeron perdirent leur douce tranquillité. On appela les réserves de la mobile, et Jules Hermelin, qui n'avait pas encore vingt-deux ans, en faisait partie. Il n'était pas fortement constitué et avait une santé délicate. Sa mère voulait qu'on fît des démarches pour le faire exempter du service militaire ; mais le jeune homme s'y opposa formellement.

— Je veux faire mon devoir comme les autres, dit-il.

— D'ailleurs, fit observer M. Hermelin, rien ne dit que les réserves mobilisées seront appelées sur un

champ de bataille. La France a de vieux et solides soldats à opposer à la Prusse.

On n'avait pas eu encore à déplorer les fatales journées de Wissembourg et de Wœrth.

Madame Hermelin se rassura un peu, et son fils alla coucher sous la tente au camp de Saint-Maur.

Peu de temps après, on pleura lorsqu'on apprit que les mobiles de Paris se rendaient au camp de Châlons. L'horizon s'obscurcissait davantage. Mais les mobiles revinrent bientôt, rappelés par le général Trochu. En embrassant son fils bien-aimé, madame Hermelin oublia toutes ses alarmes.

La nouvelle du désastre de Sedan arriva à Paris. Des cris de douleur et de rage s'échappèrent de toutes les poitrines. Le 4 septembre, le peuple envahit la Chambre des dé-

putés, et ceux-ci, qui avaient poussé l'empereur et ses ministres à déclarer la guerre, n'essayèrent même pas de défendre l'empire. La France se mettait encore une fois en République.

Cependant les Prussiens marchaient sur Paris, et les habitants de la banlieue abandonnaient leurs maisons et venaient chercher un abri derrière les remparts de la ville.

Madame Hermelin et sa fille se hâtèrent de quitter Montgeron et de rentrer à Paris, emportant l'argenterie et le vin des caves de la villa. On crut inutile de faire enlever les meubles.

Le 19 septembre, Paris, complétement investi, était, chose inouïe, isolé du reste de la France.

Mongeron, comme toutes les communes de la banlieue de Paris, fut occupé par les troupes du roi

Guillaume; il vit des Poméraniens, des Saxons, des Wurtembergeois, des Badois, des Bavarois et des Hanovriens.

Quand ces messieurs, officiers et soldats, n'avaient plus assez de place pour se loger chez les habitants, qui les recevaient contraints et forcés, ils ne se gênaient pas pour ouvrir ou enfoncer les portes closes. C'est ainsi que la villa Hermelin fut ouverte et devint, dans le courant d'octobre, le logis de deux officiers d'un régiment de Hanovre et de leurs domestiques, brosseurs et palefreniers. M. de Bismarck, à Versailles, n'était certainement pas aussi magnifiquement logé.

L'un de ces officiers, un major, se nommait Von Dheimer. C'était un jeune homme de trente ans, grand, bien fait, de tournure et de manières distinguées : un barbare

civilisé. Sa barbe et ses cheveux étaient d'un blond cendré. Il avait les joues fraîches et roses, le front haut, les yeux bleus, au regard expressif, et de belles dents.

Il était facile de deviner qu'il appartenait à une riche famille du Hanovre. Il parlait la langue française très-purement, sans accent, comme un véritable Parisien, ce qui indiquait suffisamment qu'il avait passé une partie de sa vie au milieu des Français. Du reste, il ne faisait aucune difficulté pour l'avouer, et il parlait de Paris en homme qui y avait vécu.

La chambre que le hasard lui fit occuper à la villa était celle de mademoiselle Hermelin. Dès le premier jour, il n'eut pas de peine à découvrir qu'elle appartenait à une jeune fille. Les meubles en palissandre avec des incrustations de bois

de rose, convenaient à une jeune femme; mais sur une étagère en ébène, divers objets oubliés ne pouvaient servir qu'à une enfant. Les *Méditations* de Lamartine, trouvées dans un tiroir, révélaient à peu près son âge. Mais ce qui ne pouvait laisser aucun doute, c'était un ravissant portrait peint à l'huile, qui souriait, radieux, dans son cadre doré.

Debout devant cette peinture vivante et pleine de fraîcheur, un chef-d'œuvre de l'art, l'officier éprouvait un charme inconnu à la contempler. Ces grands yeux noirs, qui le regardaient avec douceur, lui causaient une impression extraordinaire. Il admirait la teinte et le doux velouté des joues, le cou délicat, le galbe de deux épaules charmantes, sur lesquelles tombaient avec grâce les boucles soyeuses d'une chevelure

noire et abondante, le modelé parfait des bras et la naissance d'une gorge ravissante. Il lui semblait que la bouche mignonne aux lèvres purpurines allait s'ouvrir pour lui parler. Et il restait comme en extase devant l'ensemble délicieux de ce portrait de jeune fille.

N'était-ce pas un trésor qu'il avait découvert?

Il résolut de la cacher à tous les yeux et décida qu'il ne permettrait à aucun de ses amis de pénétrer dans cette chambre. C'est là qu'il passait, dans une sorte de recueillement, les instants de loisir que lui laissaient ses devoirs de soldat. Pour lui, le portrait remplaçait avantageusement la société souvent trop bruyante de ses camarades. Le matin, à son réveil, il lui donnait sa première pensée, son premier regard et peut-être son unique sou-

rire. Il ne pouvait se lasser d'en admirer les tons chauds et le moelleux des contours. Il charmait ses yeux, il enchantait son âme.

Bientôt, il fit de cette image muette la confidente de ses pensées les plus intimes. Il lui parlait pendant des heures entières, et, encouragé par le regard, qui ne pouvait changer d'expression, et le silence que ne pouvait rompre cette bouche close, il lui tenait parfois les plus étranges discours. Il lui répétait tous les rêves de son imagination. Il lui parlait de sa famille, de sa sœur déjà mariée et mère, de sa mère à lui, dont la tendresse était incomparable, de son père, un membre du Parlement, et de leurs propriétés princières.

A tout cela l'insensible jeune fille ne répondait que par son immobilité; mais, son imagination aidant,

le major animait la peinture et la faisait descendre de son cadre. Nouveau Pygmalion, il donnait la vie à l'image.

Alors, la jeune vierge se dressait devant lui, gracieuse et chaste; il la voyait marcher avec une légèreté d'oiseau; il entendait le frou-frou de sa robe de soie; elle laissait derrière elle comme un sillon lumineux; l'air qu'elle déplaçait en passant revenait à lui tout imprégné de suaves parfums.

Rien de noble et de décent comme sa démarche, de ravissant comme les mouvements de sa taille souple et finement cambrée. Oh! alors, c'était bien la réalité! L'air secouait légèrement les boucles brunes qui se détachaient du cou et des épaules; un sourire adorable lui permettait de voir des dents d'une blancheur de neige. En respirant, la poitrine

de la jeune fille se soulevait sous son voile de dentelle; il lui semblait qu'une haleine tiède et parfumée passait sur son front.

Le bruit d'un tambour ou d'une trompette replaçait l'image dans son cadre et enlevait l'officier aux enivrements de son rêve.

III

Un matin, à la fin de novembre, le régiment de Hanovre reçut l'ordre de se porter immédiatement du côté de la Loire. Il s'agissait, pour les Prussiens, de reprendre Orléans, qui était retombé en notre pouvoir après la bataille de Coulmiers, et d'anéantir cette jeune armée de la Loire qui manifestait l'intention de débloquer Paris.

Frédéric-Charles était là avec son armée restée libre après la triste capitulation de Metz. Mais comme on n'est jamais trop nombreux pour se battre contre des Français, on envoyait au prince prussien toutes les troupes des environs de Paris, dont on pouvait facilement se passer.

Le régiment partit. Le major Von Dheimer assista à son départ, puis au moment de prendre place lui-même dans le wagon des officiers, il s'aperçut tout à coup qu'il oubliait un objet très-important; mais c'était un prétexte pour laisser ses camarades partir sans lui. Il voulait tout simplement revoir une fois encore l'image de la jeune fille aux yeux noirs, objet de son culte.

Il n'y avait pas plus de deux heures qu'il avait quitté la villa, après avoir fermé la porte de la chambre au portrait et mis, sans

arrière-pensée d'ailleurs, la clef dans sa poche.

Il arrive devant la villa; de loin, il voit quelques Prussiens de Poméranie qui disparaissent aussitôt à l'angle du mur; mais autour de l'habitation il n'y a personne, il ne craint pas d'être observé; d'ailleurs, il n'a rien à redouter. Il entre vivement dans la maison.

Dans la première pièce, il s'arrête étonné, fronçant les sourcils, devant une magnifique glace de Saint-Gobain. A trois endroits, trois balles de revolver ont fait trois trous formant un triangle rectangle. Il y a encore dans la pièce une forte odeur de poudre. Il pénètre dans une autre. Les deux glaces qui s'y trouvent ont subi la même injure; deux vases de porcelaine peinte sont brisés sur le marbre de la cheminée; la pendule a disparu; la porte d'une

armoire a été forcée et le linge qui y était resté ne s'y trouve plus.

C'est le vol, le pillage, la dévasta tion qu'il a sous les yeux. Il sait fort bien que ses compagnons d'armes ne se sont jamais privés de se livrer à ce genre d'industrie très-lucrative. Il a vu lui-même détruire, piller, saccager, voler, souiller, mutiler, incendier; mais il pensait avoir préservé la villa de ces actes de sauvagerie.

Il se sentait rougir de honte. Le sang montait à sa tête et battait violemment ses tempes.

— Au moins, se dit-il, ce ne sont pas des Hanovriens qui ont commis ce crime.

Il court à la chambre qui pendant plus d'un mois a été la sienne. Il se souvient qu'il a fermé la porte à double tour, mais elle a été fracturée, elle est ouverte.

Son cœur éprouve un saisissement douloureux. Le sanctuaire a été violé; il craint de ne plus retrouver le portrait. Cependant, il entre et regarde. C'est comme un coup violent qu'il reçoit en pleine poitrine. Il pâlit et jette un cri de fureur.

Le portrait est là, pourtant, mais une main brutale et lâche, armée d'un sabre, a coupé deux fois la toile dans toute sa longueur. Il semble au major que c'est dans la chair que le fer misérable a passé. Il croit voir le sang jaillir de ces plaies béantes.

Du sommet de la tête, la première coupure descend, tranche l'oreille et détache le bras de l'épaule; l'autre partage la joue et laboure le sein droit. L'œil gauche, le nez, la bouche et le cou, se trouvant dans la partie comprise entre les deux lignes, ont été respectés. Mais l'offi-

cier n'en est pas moins désolé de ces affreuses mutilations.

— Les infâmes! murmura-t-il, quelle réputation vont-ils faire à l'Allemagne! Les Français nous appellent Vandales, ils n'ont pas tort! Oh! c'est à ne plus oser avouer sa nationalité!...

Une idée subite passa dans sa tête.

— Oui, fit-il à part lui, mieux vaut cela.

Il descendit le cadre et, à l'aide d'un canif, il enleva la toile, dont il roula les morceaux avec soin dans un journal allemand.

Avant de se rendre à la gare où il voulait prendre le premier train, il entra chez le maire.

— Monsieur, lui dit-il, nous avons quitté ce matin, à dix heures, la villa Hermelin; j'y suis revenu

tout à l'heure pour prendre un objet que j'avais oublié. Après notre départ, des personnes qui me sont inconnues, — des soldats allemands, peut-être, — se sont introduites dans la maison et y ont fait des dégâts importants. J'ai cru devoir vous prévenir, afin que vous puissiez, dès aujourd'hui, constater l'état des lieux et ordonner une enquête si vous le jugez nécessaire. Je tiens par-dessus tout qu'il soit dûment reconnu que le régiment de Hanovre, qui a occupé Mongeron, n'est pas coupable de ce méfait, et que les habitants n'ont jamais eu à se plaindre des Hanovriens.

— Monsieur, répondit le maire, je vous donne ma parole qu'il sera tenu compte de votre réclamation.

L'officier se retira satisfait. Il emportait l'assurance que les innocents ne seraient point accusés à la

place des coupables, qui pouvaient parfaitement rester inconnus.

IV

On était au commencement de mars. La France ayant accepté les conditions imposées par la Prusse, la paix venait d'être signée. Beaucoup d'officiers du nouvel empire germanique étaient déjà rentrés en Allemagne.

Un matin, un jeune homme de bonne mine et fort élégamment vêtu, se présenta chez M. Auguste Beaudoin, jeune peintre d'avenir et de talent, qui s'était acquis déjà une grande réputation comme portraitiste. Les toiles qu'il avait exposées au Salon les années précédentes avaient été très-remarquées. Les commandes étaient venues, et avec

le travail l'aisance, un commencement de fortune. Il n'était pas encore décoré, mais il avait obtenu déjà trois médailles.

Il reçut le visiteur dans son atelier. Il était en train de travailler. Depuis si longtemps ses pinceaux restaient inactifs dans leur étui!

— Monsieur, dit l'inconnu après avoir répondu à l'invitation qui lui était faite de s'asseoir, je viens vous trouver pour un travail que je voudrais vous confier.

— Je vous remercie de la confiance que vous voulez bien me témoigner, répondit le peintre en s'inclinant.

— Vous êtes probablement surchargé de commandes, et la mienne est pressée.

— Est-ce d'un portrait qu'il s'agit?

— Oui, d'un portrait, mais à copier seulement.

— Pour moi, monsieur, c'est à peu près le même travail.

— Oh! je sais tout le soin que vous apportez dans l'exécution de chacune de vos œuvres.

— Vous avez vu sans doute quelques-uns de mes portraits?

— Un seul, monsieur, mais il m'a suffi pour reconnaître vos précieuses qualités.

— J'ai fait déjà un assez grand nombre de portraits, reprit le peintre en souriant; mais la plupart sont restés dans ma mémoire. Est-il indiscret de vous demander lequel de ces portraits vous avez vu?

— Nullement. C'est celui de mademoiselle Berthe Hermelin, que vous avez mis au Salon en 1868.

— Et c'est au Salon que vous l'avez remarqué? fit le peintre étonné. Votre mémoire est prodigieuse, monsieur

— Ce n'est pas au Salon que j'ai vu le portrait de mademoiselle Hermelin.

— Ah! fit l'artiste, dont les yeux se fixèrent curieusement sur l'inconnu. Vous n'êtes pas Français, monsieur, poursuivit-il, et cependant vous parlez notre langue avec une extrême facilité.

— En effet, je suis Allemand, mais j'ai souvent visité Paris

— Pendant la dernière guerre, vous étiez peut-être officier dans l'armée prussienne?

— Je n'ai aucune raison de le nier.

— Alors, c'est à Mongeron que vous avez vu le portrait en question.

L'officier tressaillit.

— Comment savez-vous cela? s'écria-t-il.

— Je le sais, parce que le portrait

y était avant l'investissement de Paris. Je sais encore qu'il a été volé par quelqu'un des vôtres.

Le major pâlit affreusement. Le peintre s'attendait à une explosion de colère; il n'en fut rien.

— Ce n'est pas en ce moment que je veux entreprendre la justification des Prussiens, répliqua le Hanovrien avec beaucoup de calme. Il est vrai qu'il y a eu des excès à déplorer, mais malgré la sévérité de la discipline, les officiers n'ont pu toujours, malheureusement, empêcher des actes coupables. Quant au portrait de mademoiselle Hermelin, il n'a pas été volé, comme vous le dites.

— J'ai répété les paroles de M. Hermelin lui-même.

— M. Hermelin s'est trompé. C'est moi qui ai enlevé le portrait de son cadre, dans l'état où vous

allez le voir, afin de le faire copier par vous-même, son auteur, et de le rendre ensuite à la famille Hermelin.

Et le major ayant déroulé les morceaux de toile, les plaça sous les yeux de l'artiste.

— On a dû dire à M. Hermelin, continua-t-il, ce qui s'était passé à sa villa le jour même où les Hanovriens ont été obligés de quitter Mongeron. Il n'était pas en mon pouvoir de rien empêcher. Cette toile hachée, à moitié détruite, pouvait être arrachée de son cadre et jetée au feu par un soldat qui n'en aurait certainement pas soupçonné la valeur; j'ai voulu la conserver.

Maintenant, monsieur, de quelque façon que vous jugiez ma conduite, puis-je compter sur vous pour refaire le portrait de mademoi-

selle Hermelin exactement semblable au premier?

— Oui, répondit l'artiste.

— Alors nous n'avons plus qu'à convenir du prix.

— Nous parlerons de cela plus tard.

— Oh! mon intention n'est pas de marchander! Une œuvre d'art, je le sais, n'est pas une marchandise ordinaire. J'accepte d'avance votre prix.

— Ce n'est qu'une copie, et...

— Pour vous, c'est le même travail, vous me l'avez dit tout à l'heure.

— C'est vrai. Cependant...

— Combien le portrait de mademoiselle Hermelin vous a-t-il été payé?

— Quinze cents francs.

— Somme trop modeste pour une œuvre d'art aussi parfaite; je la dou-

blerai pour la copie, monsieur Beaudoin, et je me croirai encore votre débiteur.

Le peintre porta la main à son front et réfléchit un instant.

— Faut-il tripler, quadrupler la somme? demanda l'Allemand étonné du silence de l'artiste.

— Il y a quelques années, monsieur, répondit le peintre, j'étais pauvre, je luttais contre les nécessités de la vie sans cesse renaissantes; alors j'aurais accepté comme un bonheur inespéré une offre semblable à celle que vous me faites.

Aujourd'hui que la misère, vaincue par le travail, n'est plus l'hôte importune de cet atelier, je cherche moins à gagner de l'argent.

Je peux, à certaines heures, travailler pour la gloire, ou plutôt pour mon art, c'est-à-dire pour ma satisfaction personnelle. Je vous ai

dit que je ferais la copie du portrait de mademoiselle Hermelin; c'est une promesse, je la tiendrai. Mais, auparavant, permettez-moi de vous demander pourquoi vous voulez me payer ce travail.

— Il me semble tout naturel, monsieur, de vous en offrir le prix.

— Je le comprendrais si vous vous présentiez ici au nom de M. Hermelin ou d'un autre membre de la famille.

— J'ai eu l'honneur de vous dire que mon intention était de rendre le portrait à M. Hermelin.

— Je ne l'ai pas oublié. Mais qui vous dit que M. Hermelin ne m'a pas déjà commandé un nouveau portrait de sa fille? Qui vous dit que ce présent que vous voulez faire ne sera pas refusé?

— Je n'ai point songé à cela, je l'avoue.

— Aussi, vous le voyez, j'insiste pour savoir le véritable motif qui vous fait agir. Je suis un peu de la famille Hermelin, et ne voudrais rien faire qui ne fût compatible avec la reconnaissance et le respect que je lui dois.

— Monsieur Beaudoin, vous voulez la vérité? La voici : j'aime mademoiselle Hermelin!

Le jeune peintre tressaillit.

— Je l'avais deviné, pensa-t-il.

Et il reprit tout haut :

— J'ai compris, monsieur. Revenez dans quinze jours et je vous livrerai le portrait de mademoiselle Hermelin. Toutefois, j'y mets une condition : c'est que vous ne parlerez plus de me payer.

— Cependant...

— Il me plaît, à moi aussi, de vous faire un présent, répondit le peintre en souriant et d'un ton bref

V

Auguste Beaudoin connaissait la famille Hermelin depuis plusieurs années. Ami de Jules, la porte de la maison du riche négociant lui avait été ouverte alors qu'il était encore pauvre et inconnu. C'est là que ses premiers ouvrages avaient été appréciés, qu'on l'avait encouragé et qu'il avait rencontré les plus sérieuses sympathies.

Un jour, madame Hermelin lui demanda le portrait de sa fille. Il y avait longtemps qu'il désirait fixer sur toile la tête charmante de la jeune fille; mais il n'aurait jamais osé en faire la proposition. Ce fut avec bonheur qu'il se mit au travail. Il avait pour modèle la perfection; il s'agissait de ne pas rester trop au-dessous. Il appela à son

aide toutes les ressources de son talent, toute la puissance de son inspiration. Il créa un chef-d'œuvre. Il ne pouvait mieux faire.

Mais pendant que son esprit se passionnait pour sa création, son cœur éprouvait un autre sentiment pour le modèle, et avant que le portrait fût achevé, Auguste Beaudoin aimait éperdument mademoiselle Berthe Hermelin.

Quand il eut bien reconnu l'état de son cœur, le jeune peintre fut consterné. En effet, que pouvait-il espérer? Aurait-il jamais l'audace de demander la main de la charmante et riche héritière?

— Qui sait, se dit-il en essayant de se tromper lui-même, Delacroix, Ingres, Schæffer, Flandrin, Meissonier et tant d'autres maîtres sont devenus riches. La fortune a été la récompense due à leur travail; pour-

quoi ne viendrait-elle pas me sourire aussi? On dit que j'ai du talent, c'est peut-être vrai. Eh bien! je travaillerai. Il faut que je devienne célèbre; alors... alors nous verrons!...

Ses yeux s'illuminaient et son cœur s'ouvrait aux illusions les plus séduisantes.

Il se mit au travail avec une ardeur fébrile. Le but était devant lui, bien éloigné, certainement, mais n'importe, il fallait l'atteindre. D'ailleurs, l'espoir stimulait son courage et il ne s'effrayait point de la distance à parcourir.

Cependant, sur les instances de ses amis et avec l'autorisation de la famille Hermelin, le portrait de Berthe fut mis au Salon, et valut à Auguste Beaudoin une médaille de première classe.

Cette récompense méritée entoura

sa jeune réputation d'un nouvel éclat, et à dater de ce jour, il n'eut plus à redouter les angoisses de la faim. L'avenir se laissait voir resplendissant de lumière.

— Dans quatre ans, trois ans peut-être, se dit-il, je pourrai sans honte avouer à M. Hermelin que j'aime sa fille.

Et il attendit, cachant avec soin le secret de son cœur.

Berthe était jeune, et ses parents ne se montraient nullement pressés de la marier. Et puis, il savait que la charmante enfant n'avait encore distingué aucun des jeunes gens qu'elle rencontrait fréquemment dans le monde, ou qu'elle voyait chez son père. Cela lui enlevait bien des inquiétudes et rendait la situation tolérable. Plein de bon sens et de raison, il sut se contenter d'aimer silencieusement et de voir la

jeune fille une fois ou deux chaque semaine.

Les choses en étaient là lorsqu'il reçut la visite du major Von Dheimer. Ce qu'il éprouva ne saurait s'analyser. Ce fut dans tout son être une perturbation générale, comme un immense écroulement, des ténèbres épaisses succédant tout à coup à la clarté du jour.

En regardant le portrait déchiré, il avait des larmes dans les yeux et se livrait à des pensées pleines d'amertume.

Allons donc! s'écria-t-il enfin en relevant fièrement la tête, Berthe n'épouserait pas un Allemand, un ennemi de son pays! Qu'est-ce que cela fait qu'il soit riche et grand seigneur? Laissons le Prussien aller se brûler les ailes comme un papillon de nuit.

Les quinze jours écoulés, lorsque

le major revint chez l'artiste, le nouveau portrait de Berthe était terminé.

L'Allemand ne put retenir un cri d'admiration. En effet, l'œuvre nouvelle était une merveille. On sentait que le peintre y avait mis toute son âme.

— Êtes-vous satisfait, monsieur? demanda-t-il.

— J'ai vu beaucoup de belles peintures, répondit l'officier; mais je n'avais pas eu encore le bonheur d'admirer une œuvre aussi magnifique.

— Oui, l'œuvre est réussie, se disait le peintre, et c'est pour un homme deux fois mon ennemi que j'ai travaillé avec tant d'amour! Ironie cruelle!... J'aurais été si heureux de lui porter moi-même son portrait!...

— Monsieur, reprit le major, je

n'oublie pas que vous m'avez défendu de vous parler d'argent; mais nous nous reverrons bientôt, je l'espère, et vous ne m'ôterez pas alors le bonheur de vous témoigner ma vive reconnaissance.

Au moment où l'Allemand allait sortir, emportant le portrait, l'artiste ressentit comme un affreux déchirement. La tentation lui vint de se jeter sur l'officier et de lui arracher son bien ; mais un sentiment de dignité l'arrêta, et il le laissa partir.

Dès le lendemain, mademoiselle Hermelin recevait son portrait avec une surprise facile à comprendre; mais une lettre à l'adresse de M. Hermelin expliquait tout.

M. Dheimer annonçait aussi sa prochaine visite, accompagné de M. de B..., banquier, lequel, en sa qualité d'ami de M. Hermelin, devait le présenter à la famille.

Ce fut à la jolie maison de Mongeron, que M. Hermelin habitait depuis les premiers jours de l'armistice, que la présentation eut lieu. On reçut le Hanovrien avec beaucoup de politesse, et on le remercia sincèrement de l'envoi du portrait. Ce fut une nouvelle occasion de parler du remarquable talent de M. Beaudoin. L'Allemand raconta son entrevue avec le jeune peintre; il n'omit qu'un détail, c'est que l'artiste n'avait pas voulu recevoir le prix de son travail.

Le major put enfin contempler et admirer l'original du portrait. Toutes les perfections qu'il avait rêvées, il les retrouvait dans la jeune fille. Mais ce qui produisit sur lui la plus vive impression, ce fut de voir l'image bien réelle de l'apparition idéale qu'il avait tant de fois évoquée dans ses heures

d'hallucination. Sa passion ne pouvait plus s'accroître; mais il s'y mêla une sorte de respect superstitieux.

Huit jours après sa première visite, il demanda à M. Hermelin la main de Berthe.

— Je sais, continua-t-il, toutes les objections que vous pourrez me faire, et je me suis préparé d'avance à y répondre. L'affection profonde que j'ai pour mademoiselle votre fille s'élève dans mon cœur au-dessus de toute considération. Je suis Allemand, et j'ai dû, comme tel, servir dans l'armée du roi de Prusse; mais je ne suis pas un ennemi des Français.

Je n'ai pas été le dernier à déplorer la fatale ambition du gouvernement prussien, qui a amené cette guerre terrible. Comme vous, j'ai pleuré sur les malheurs de la France

et j'ai vu avec douleur qu'on lui arrachait deux provinces. Enfin, comme vous encore, je fais des vœux ardents pour que la France reprenne bientôt le grand rôle qui lui appartient dans la politique européenne.

La Prusse, profitant des erreurs et des fautes commises par un gouvernement trop personnel, a pu vous accabler par le nombre, mais elle ne fera jamais que la France ne soit point. Elle a été et restera la première nation du monde, en dépit de l'orgueil germanique.

Je possède en Hanovre une fortune personnelle très-considérable, que je puis facilement déplacer. Je n'ai point l'audace de vous proposer de faire de mademoiselle Hermelin une Allemande; c'est moi, si vous le désirez, qui deviendrai Français.

— Comme Français et comme père, vos paroles ne peuvent me déplaire, répondit M. Hermelin. Vous venez d'exprimer des sentiments qui répondent, en effet, à bien des objections. Toutefois, vous ne serez pas étonné si je consulte ma fille avant de répondre à la demande que vous venez de me faire.

— Je suis impatient, monsieur. Dois-je attendre longtemps?

— Revenez me voir dans trois jours

VI

On était aux mauvais jours de la Commune. Nos soldats, prisonniers en Allemagne, revenaient à Versailles, pour se battre, hélas! contre des Français! Nécessité douloureuse! devoir cruel! Mais il fallait

défendre la loi contre ses violateurs, anéantir l'insurrection formidable et punir ces meneurs audacieux qui dominaient Paris par la terreur.

Un décret de la Commune, forçant tous les hommes âgés de moins de quarante ans à prendre les armes pour marcher contre l'armée de Versailles, venait d'être affiché sur les murs. Il y avait menace d'arrestation et même de mort pour les réfractaires, — et ils étaient nombreux. La consternation fut générale parmi les hommes d'ordre. Il y avait, en effet, de quoi trembler, car on savait à quels fous furieux on avait affaire.

Bien que les portes de Paris fussent sérieusement gardées, des milliers de Parisiens parvinrent à tromper la vigilance des commissaires de la Commune et à s'échapper de la ville. On se déguisait en vieil-

lard, on prenait des vêtements de femme, on se transformait en négociant pour l'approvisionnement de la ville. Un *laissez-passer* de la Commune ou du comité central s'échangeait contre une poignée d'or. On prenait volontiers la livrée du domestique d'un Russe, d'un Américain ou d'un Anglais, pour sortir de Paris à sa suite.

Un matin, deux magnifiques chevaux attelés à un coupé s'arrêtèrent devant la maison habitée par Auguste Beaudoin. Le major Von Dheimer sortit de la voiture et monta chez le peintre, qu'il trouva les bras croisés dans son atelier.

— Je ne pensais pas vous rencontrer, lui dit-il, mais je suis venu tout de même; j'ai bien fait. Est-ce que vous ne songez pas à quitter Paris?

— Parbleu! répondit le peintre

d'un ton de mauvaise humeur, ce que je vois tous les jours n'est pas fait pour me retenir ici; mais ces enragés gardent les portes comme des Cerbères; impossible de passer. J'ai fait hier soir une troisième tentative à la suite de laquelle j'ai failli me faire arrêter. Maintenant, je ne bouge plus; nous verrons ce qu'ils feront de moi.

— C'est facile à deviner. Ils vous mettront un fusil dans les mains et vous enrôleront de force.

— Quant à cela, ils me fusilleront plutôt!

— La perspective n'est pas réjouissante.

— Oh! pour ce qu'il y a de bonheur à vivre!...

— Vous avez aujourd'hui des idées bien noires!

— Ce qui se passe à Paris n'est pas gai, monsieur.

— J'en conviens. Maintenant, laissez-moi vous dire pourquoi je suis venu.

— S'il s'agit d'une commande, ne comptez pas sur moi; je ne travaille plus.

— C'est un tout autre motif qui m'amène.

— Je vous écoute.

— Je viens vous chercher.

— Pour aller?

— Où vous voudrez. A Mongeron, par exemple.

— A Mongeron?

— Ma voiture nous attend à votre porte.

— On ne me laissera pas sortir de Paris.

— Vous sortirez; on ne vous demandera même pas votre nom. J'ai dans ma poche ce qu'il faut pour cela.

— Eh bien, je me livre à vous, dit l'artiste.

Une heure plus tard, le coupé du major franchissait, sans aucune difficulté, la porte de Vincennes et filait comme une flèche dans la direction de Nogent. Vers deux heures de l'après-midi, le Hanovrien et le peintre descendaient de voiture devant la villa Hermelin.

— Je vous remercie du service que vous venez de me rendre, dit le peintre en tendant sa main à l'Allemand.

— Je commence à acquitter ma dette, répondit l'officier.

— Alors, vous ne me devez plus rien, répondit Auguste Beaudoin en souriant.

— Ceci n'est point ma manière de voir, et je me permettrai de compter autrement que vous.

M. et madame Hermelin vinrent

au-devant d'eux. Ils firent au jeune peintre l'accueil le plus amical.

Berthe était restée au salon; elle se leva pour recevoir les jeunes gens. Elle eut un sourire gracieux pour l'Allemand, et pour l'artiste un salut froid, presque dédaigneux.

Le jeune homme s'attendait si peu à cette réception bizarre, qui contrastait singulièrement avec les paroles affectueuses et presque familières qui l'accueillaient habituellement, qu'il resta interdit et décontenancé. Un nuage passa devant ses yeux, et il lui sembla que quelque chose se déchirait dans son cœur.

— Elle l'aime, se dit-il amèrement en jetant un regard sombre sur le Hanovrien; je n'aurais pas dû venir ici.

L'âme brisée, Beaudoin s'éloigna de la jeune fille afin de lui cacher son émotion, et rejoignit M. Her-

melin, qui venait de sortir du salon.

D'ailleurs, mademoiselle Hermelin, qui causait avec le major, paraissait avoir oublié déjà la présence du peintre à la villa. Dans la journée, ce dernier eut plusieurs fois l'occasion de se retrouver près d'elle; mais elle ne daigna pas lui adresser la parole. C'était évidemment un parti pris. Le jeune homme ne s'y trompa point et il s'en expliqua la raison avec trop de facilité peut-être.

De l'attitude de la jeune fille, il conclut immédiatement que sa présence lui était désagréable et qu'il ne pouvait prolonger son séjour à la villa sans devenir importun. Il annonça donc son intention de partir le soir même pour Dijon.

— Comment! s'écria M. Hermelin, vous songez déjà à nous quitter? Nous avions l'espoir de vous garder

au moins une semaine. Vous savez bien qu'il y a ici une chambre pour vous.

La jeune fille avait les yeux attachés sur lui, comme pour deviner d'avance la réponse qu'il allait faire.

Il remercia M. Hermelin; mais il parla d'une vieille parente qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs années. Il lui avait annoncé sa prochaine visite, il était attendu, et puisqu'il avait eu le bonheur, grâce à M. Dheimer, de pouvoir s'éloigner de Paris, il se trouvait obligé de tenir sa promesse.

Après le dîner, M. Hermelin et le major l'accompagnèrent jusqu'à la gare. Madame Hermelin et sa fille restèrent seules. Berthe paraissait préoccupée, songeuse.

— Tu as assez mal reçu ce pauvre M. Beaudoin, lui dit tout à coup sa mère, et c'est probablement pour

cela qu'il a eu tant de hâte de nous quitter.

— Chère mère, je suis sûre que M. Beaudoin tient beaucoup à revoir sa vieille tante.

— C'est égal, tu lui as fait de la peine. Tu étais autrefois plus aimable avec lui.

— Autrefois, j'étais une petite fille, répliqua-t-elle d'un ton grave.

— Voilà des paroles qui disent beaucoup de choses, fit madame Hermelin. Cependant, M. Beaudoin est un ami de la maison, et tu t'es montrée vis-à-vis de lui tellement indifférente, que c'était presque de l'impolitesse. Je t'assure que j'ai souffert pour ce pauvre garçon. Tu as certainement quelque chose à lui reprocher. Que t'a-t-il fait ?

— Oh! rien, absolument rien, ma mère. Seulement, continua-t-

elle avec une certaine vivacité, j'ai cru pendant longtemps que M. Beaudoin avait les sentiments nobles et élevés, et j'ai découvert que je m'étais trompée. Or, rien au monde ne saurait me contraindre à témoigner de la sympathie à une personne que je n'estime pas.

— Voilà un jugement d'une grande sévérité, pour ne pas dire cruel, répliqua madame Hermelin.

Et son regard étonné et profond se fixa sur le visage de la jeune fille.

VII

A la gare, avant de prendre place dans un wagon de première classe, Auguste Beaudoin essuya furtivement deux grosses larmes; puis, tendant la main à M. Hermelin :

— Adieu ! lui dit-il vivement ému.

— Oh! adieu, non!... répliqua le négociant; au revoir, car nous nous reverrons bientôt.

— Jamais! murmura le jeune homme en s'élançant hors de la salle d'attente.

Le sifflet de la locomotive se fit entendre et le train partit.

M. Hermelin et l'Allemand reprirent le chemin de la villa. Tous deux gardaient le silence; ils étaient également embarrassés. Au bout d'un instant, cependant, le major prit la parole.

— Monsieur Hermelin, dit-il, me permettez-vous de vous rappeler que trois jours se sont écoulés depuis que j'ai eu l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Hermelin?

— Je ne l'ai pas oublié, monsieur.

— Vous m'avez promis une réponse?

— C'est vrai.

— Je l'attends, monsieur, je l'attends comme un arrêt; car il s'agit pour moi de savoir si je dois espérer ou non, si je dois vivre ou si je dois mourir!

— J'ai fait part de votre demande à ma femme, monsieur Dheimer, et nous l'avons transmise à notre fille.

— Et qu'a répondu mademoiselle Hermelin

— Ma fille a paru fort surprise d'être recherchée en mariage par un Allemand, hier encore un ennemi. J'ai dû alors lui faire connaître de quelle façon vous aviez formulé votre demande, et j'ai répété vos propres paroles.

— Je vous en remercie, monsieur.

— Ma fille a paru vivement touchée; elle reconnaît votre mérite et

apprécie vos qualités personnelles; elle vous trouve aimable et vous croit bon; le sacrifice de votre nationalité, que vous mettez à ses pieds, et qu'elle n'accepte pas, d'ailleurs, lui a prouvé qu'elle est sincèrement et délicatement aimée. Je l'ai pressée de me dicter la réponse que je devais vous faire.

— Et cette réponse?

— Vous permet d'espérer. Elle m'a dit :

« Plus tard, attendons des jours meilleurs. »

— Mais c'est un refus, cela, monsieur! s'écria le Hanovrien.

— Non, c'est le sentiment d'un cœur qui a souffert et qui souffre encore des malheurs de la patrie.

Le major secoua tristement la tête.

— Monsieur Dheimer, reprit le négociant, vous savez que j'ai un

fils? Nous avons toujours évité de parler de lui devant vous, et, par une réserve toute naturelle, vous avez imité notre silence. Ce fils chéri, que sa sœur adore, était un soldat de l'armée de Paris. Le jour où les Prussiens ont repris le Bourget, il y était; ses camarades et lui se sont battus comme des lions. Mais le courage n'est pas toujours suffisant; écrasés par le nombre, les Français ont été vaincus; beaucoup sont morts, les autres ont été emmenés prisonniers en Allemagne. Mon fils était du nombre de ces derniers. Eh bien, depuis que la paix est signée, plus de deux cent mille prisonniers ont revu la France et leurs familles, et nous attendons toujours notre enfant. Non-seulement il ne revient pas, mais depuis plus d'un mois nous n'avons reçu aucune nouvelle de lui. Croyez-vous que

ma fille puisse songer à se marier avant d'avoir revu son frère?

— Je comprends, fit le major. De quel endroit était datée la dernière lettre qu'il a écrite?

— D'Erfurth.

— Dès demain, monsieur Hermelin, je partirai pour l'Allemagne; vous pourrez dire à mademoiselle Berthe que je lui ramènerai son frère.

Le lendemain, M. Dheimer demandait à M. de B..., son banquier, l'argent qui lui était nécessaire pour son voyage.

— Où en est votre mariage? lui demanda M. de B...

— Toujours aussi peu avancé. M. Hermelin me fait espérer, et mademoiselle Berthe veut attendre que la tranquillité soit rétablie en France.

— Elle a raison et nous devons

l'approuver. Vous savez que M. Hermelin cherche à vendre sa propriété de Mongeron?

— Mais non, je l'ignore. Est-ce sérieux?

— Très-sérieux; je le sais de son notaire.

— Est-ce que M. Hermelin serait dans une situation difficile?

— Nullement. Un besoin d'argent momentané, voilà tout. En dehors de sa maison de commerce et de sa fabrique d'Auteuil, M. Hermelin a des capitaux importants placés dans l'industrie en valeurs mobilières; mais en ce moment l'argent est rare et il n'est guère facile d'en changer l'emploi. C'est pour cette raison, sans doute, qu'il s'est décidé à vendre la villa.

— Combien vaut cette propriété?

— Au moins cent cinquante mille francs.

Avant la guerre, M. Hermelin ne l'aurait certainement pas donnée pour cette somme; mais, aujourd'hui, il s'estimerait heureux qu'on lui en offrît cent vingt mille.

— Pouvez-vous me dire la somme qu'il y a chez vous au crédit de mon compte.

— Mais environ deux cent mille francs.

— Merci. Veuillez acheter pour moi la propriété de M. Hermelin. Vous irez tout simplement trouver le notaire et lui remettrez cent cinquante mille francs.

— Vous oubliez que je viens de vous dire...

— Non, non, je veux payer la villa Hermelin ce qu'elle vaut.

— Mon cher client, votre ordre sera exécuté.

— Seulement, je voudrais que

M. Hermelin ignorât que je suis l'acquéreur de sa propriété.

— Cela n'est pas possible.

— Ne pouvez-vous acheter au nom d'un autre?

— Qui vous revendrait ensuite? Cela peut s'arranger ainsi, mais les droits d'enregistrement et autres frais déjà considérables seront doublés.

— Oh! cela m'est égal.

— Eh bien! j'achèterai la villa en mon nom.

— C'est cela. J'allais vous le demander.

Le soir même, M. Dheimer partait pour Erfurth, petite ville de Saxe, à quelques lieues de Weimar.

Depuis huit jours il n'y avait plus de prisonniers à Erfurth; ils avaient repris le chemin de la France. Il ne restait à l'hôpital que quelques malades. Jules Hermelin n'était point parmi les malades. Évidem-

ment, le jeune mobile était rentré en France. Bien que la satisfaction de ramener le prisonnier à sa famille lui fût enlevée, le major n'en éprouva pas moins un vif plaisir en pensant à la joie que le retour du mobile allait donner à ceux qui l'aimaient. Il n'avait plus rien à faire en Saxe, il revint à Mongeron en toute hâte.

M. Hermelin était absent lorsqu'il se présenta à la villa; mais il trouva au salon madame Hermelin et sa fille. Les deux femmes se levèrent et lui rendirent son salut sans prononcer une parole. Il les regarda avec surprise et vit qu'elles étaient pâles.

— Qu'avez-vous, madame? prononça-t-il, en s'avançant vers madame Hermelin. Que se passe-t-il?

Ce fut la jeune fille qui prit la parole.

— Est-ce que vous me ramenez mon frère? lui demanda-t-elle d'une voix étrange.

— Je n'ai pas ce bonheur, mademoiselle; il n'était plus à Erfurth lorsque j'y suis arrivé, et j'espérais le trouver près de vous.

— Mon frère est toujours à Erfurth, monsieur, reprit la jeune fille.

— Mademoiselle, je vous assure...

— Vous ne l'avez pas trouvé, parce que vous l'avez cherché parmi les vivants; c'est au cimetière de la ville qu'il fallait le réclamer.

Après ces paroles, la jeune fille retomba sur son siége en sanglotant.

Le major s'aperçut alors seulement que les deux femmes étaient en grand deuil.

— Mort! il est mort! murmura-t-il accablé.

— Un jour, reprit la jeune fille en relevant la tête et montrant son visage inondé de larmes, il se plaignit hautement des fatigues et des privations de toutes sortes qu'on lui faisait supporter, ainsi qu'à ses camarades.

Un Allemand, un major comme vous, monsieur Dheimer, le frappa brutalement; il le frappa faible, souffrant, désarmé et l'étendit à ses pieds.

— C'est horrible! balbutia le Hanovrien.

— Le lendemain, mon frère était mort! Entendez-vous, monsieur? Mort, assassiné par un Allemand!

Le major courba la tête. Un frisson parcourut ses membres et son front se couvrit d'une sueur froide.

— Maintenant, monsieur, poursuivit la jeune fille, vous pouvez vous retirer; vous ne devez pas être

plus longtemps témoin de notre douleur.

Le major fit entendre un sourd gémissement.

— C'est vrai, dit-il avec tristesse; mais quand pourrai-je revenir?

— Jamais! s'écria la jeune fille d'une voix vibrante. Il n'y a plus dans mon cœur que de la haine pour les compatriotes de celui qui a tué mon frère!

Le Hanovrien pressa sa tête dans ses mains avec désespoir et s'éloigna en chancelant.

VIII

Brisé sous le coup affreux de la fatalité, le major Von Dheimer marchait droit devant lui, sans regard, la tête en désordre, incapable de concevoir une pensée. Il s'arrêta

tout à coup. Il était au bord de la Seine. D'un coup d'œil il mesura la largeur du fleuve dont les eaux coulaient lentement et sans bruit entre les deux rives.

Un sourire amer crispa ses lèvres.

Il lui sembla qu'il serait bon de dormir éternellement sur le lit de ce fleuve français. L'idée du suicide lui vint. Pour lui, la mort se faisait belle ; elle lui apparaissait gracieuse et souriante comme une fiancée.

Il regarda autour de lui. Il était seul. Pas un marinier, pas un pêcheur. A quelques pas, dans une crique, une douzaine de barques se balançaient doucement, retenues par leurs amarres.

Cependant, regardant plus loin, il aperçut sur la rive gauche de la Seine, en face de Villeneuve-Saint-Georges, un poste français, et sur la rive droite, à la même distance, un

poste prussien. Il distinguait les bicornes des gendarmes de l'armée de Versailles et les casques noirs des soldats bavarois. Les canons des fusils et les plaques de cuivre étincelaient au soleil.

Il jeta un regard sur l'eau, à ses pieds, secoua la tête et s'éloigna précipitamment.

Il rentra chez lui. Il avait loué un appartement meublé à une faible distance de la villa Hermelin. Son domestique lui remit une lettre. Elle était de M. de B... Le banquier lui annonçait que depuis deux jours la propriété de M. Hermelin lui avait été vendue, avec jouissance à partir du 1er juillet. Il attendait les ordres de son client pour l'acte de rétrocession.

Après avoir lu, le Hanovrien resta un instant pensif et rêveur. Enfin, il releva la tête et alla s'as-

seoir devant une table sur laquelle il y avait du papier, des plumes et de l'encre.

Il écrivit rapidement une première lettre. Sans prendre le soin de se relire, il plia la lettre et la glissa dans une enveloppe, qu'il cacheta de cire noire. Sur l'enveloppe, il écrivit le nom et l'adresse d'Auguste Beaudoin. Il prit une nouvelle feuille de papier, et, d'une main assurée, il traça les lignes suivantes :

« Cher monsieur,

» Je vous remercie de la promptitude que vous avez mise à m'être agréable en devenant acquéreur de la propriété de M. Hermelin.

» Voici, à ce sujet, quelles sont mes intentions :

» L'acte de rétrocession dont vous me parlez devra être fait au nom de M. Auguste Beaudoin, artiste pein-

tre, que vous connaissez. Je suis son débiteur et je tiens à m'acquitter envers lui.

» Le 20 juin prochain, dix jours avant l'entrée en jouissance, vous ferez remettre à M. Beaudoin son titre de propriété en même temps que la lettre ci-jointe.

» Je me dispose à retourner en Allemagne, et il est probable que je n'aurai pas le plaisir de vous revoir cette année.

» Je vous remercie une fois encore de tout ce que vous voulez bien faire pour moi et vous prie d'agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

» A. Dheimer. »

Ces deux lettres mises sous une même enveloppe à l'adresse du banquier, il appela son domestique.

— Marx, lui dit-il, vous allez

immédiatement vous rendre à Paris. Vous irez chez mon banquier et vous lui remettrez cette lettre. Vous me rapporterez un mot de M. de B... me disant qu'il a bien reçu mon envoi.

Vous comprenez bien, Marx, que c'est M. de B... lui-même que vous devez voir. S'il n'est pas chez lui, vous attendrez son retour, toute la nuit, s'il le faut. S'il est absent de Paris, vous vous ferez donner son adresse et reviendrez tout de suite à Mongeron. Maintenant, partez et revenez le plus vite possible.

Marx changea de vêtement en quelques minutes et se mit en route.

La nuit vint. Le major n'avait fait qu'un léger repas le matin; sa femme de ménage lui demanda s'il voulait dîner. Il répondit qu'il n'avait pas faim et la congédia. Il était brisé de fatigue, mais il ne

voulut point se mettre au lit. Il préféra rester assis dans un fauteuil ou aller et venir dans les quatre ou cinq pièces de l'appartement. C'est ainsi qu'il passa la nuit, attendant son domestique avec une impatience fébrile.

Au jour, à bout de forces et vaincu par le sommeil, sa tête se renversa lourdement sur le dossier de son fauteuil. Il dormit jusqu'à midi, d'un mauvais sommeil, agité par les cauchemars les plus étranges. La voix de Marx, arrivant de Paris, le réveilla.

Dès la veille le domestique avait pu voir le banquier et il lui avait remis le message de son maître; mais il avait été forcé de coucher à Paris, les portes s'étant trouvées fermées à neuf heures lorsqu'il voulut sortir.

— Je n'avais pas pensé à cela, dit

le major; mais vous avez fait ma commission ainsi que je vous l'avais indiqué, c'est bien. Maintenant, vous allez préparer mes malles; nous retournons ce soir même en Hanovre.

— La femme de ménage vient de me dire que monsieur le major n'avait rien mangé hier soir; vous devez avoir besoin de prendre quelque chose; moi-même, j'ai très-faim. Qu'est-ce qu'il faut vous servir?

— Un potage.

— Et avec cela?

— Ce que vous voudrez.

Marx sortit pour aller au restaurant commander le déjeuner de son maître et le sien.

Vers quatre heures, les malles partaient, chargées sur une voiture de louage.

La femme de ménage, surprise

du brusque départ de l'officier allemand, racontait l'aventure à quelques commères réunies dans la rue.

Le coupé du major attendait devant la porte. Marx avait réglé tous les comptes. C'était bien un départ définitif.

Au moment de monter en voiture, les yeux de l'Allemand se fixèrent avec une expression douloureuse sur les fenêtres de la villa Hermelin.

Il poussa un soupir, et deux larmes brûlantes tombèrent sur ses joues.

— Que la guerre soit maudite! dit-il d'une voix sombre, et maudits aussi ceux qui la font!...

IX

Dans les dernières journées de mai, après une lutte longue et ter-

rible, l'armée de Versailles était entrée dans Paris, et la Commune avait été anéantie.

Nos monuments incendiés fumaient encore; mais Paris, délivré de l'oppression de quelques milliers de révoltés, se reprenait à espérer. Les ateliers se rouvraient, le commerce sortait de sa cruelle agonie; on songeait à réparer les immenses désastres causés par la guerre civile. Chaque jour ramenait à Paris, de tous les points de la France, des milliers d'émigrés. Tous revenaient pour rendre à la ville, si durement éprouvée, le travail de leurs bras ou de leur intelligence, l'animation et la vie, seul remède à tous ses maux.

Auguste Beaudoin rentra le 18 juin.

Après avoir repris possession de son cher atelier, que les balles et les

obus avaient respecté, et donné un regard de tendresse à ses dessins, ses croquis, ses ébauches, il voulut revoir la ville. Il s'arrêta, frémissant de colère et de douleur, devant les ruines des Tuileries, du ministère des finances, du conseil d'État, de la Cour des comptes, de la Légion d'honneur. Sur les décombres de ce qui s'appelait naguère l'Hôtel de Ville, il ne put retenir un cri d'indignation. Son cœur se serra et un sanglot s'échappa de sa poitrine oppressée.

— Ah! se dit-il en s'éloignant l'âme navrée, ils osaient se dire les défenseurs du peuple et de ses libertés, les misérables qui ont commis tous ces crimes!... Assassins et incendiaires, voilà ce qu'ils étaient!

En rentrant chez lui, on lui dit qu'un monsieur était venu le de-

mander. Il n'avait pas laissé son nom, mais il s'en était allé en disant qu'il reviendrait dans la journée.

Le peintre jeta sa redingote sur un meuble, endossa sa vareuse de travail et passa dans son atelier. Il s'assit devant un chevalet, prit un fusain et traça rapidement, sur une feuille de papier, les principaux détails d'un paysage bourguignon. Par la pensée, il retournait dans la Côte-d'Or, afin d'éloigner le souvenir désolant du spectacle de Paris incendié.

Il travaillait depuis une demi-heure environ lorsque sa domestique vint le prévenir que la personne dont elle lui avait annoncé la visite l'attendait dans le salon. Il laissa son ébauche et s'empressa d'aller recevoir le visiteur. Il se trouva en présence d'un homme à l'air grave, mais dont la physio-

nomie agréable était empreinte de bienveillance.

— Vous êtes M. Auguste Beaudoin? demanda le visiteur.

— Oui, monsieur. A quoi dois-je l'honneur de votre visite?

— Je suis membre de la chambre des notaires de Paris, et par une cause imprévue, aujourd'hui votre notaire.

— Mon notaire?

— Oui, monsieur, et je vous apporte l'acte, rédigé par moi, d'une propriété dont vous êtes l'acquéreur.

— Il y a erreur, sinon de nom, du moins de personne, répliqua le peintre; je n'ai acheté aucune propriété.

— Vous êtes réellement acquéreur, reprit le notaire en souriant; seulement cela s'est fait à votre insu.

— Je ne comprends pas, fit le peintre.

— Je dois ajouter, continua le notaire, que la propriété est payée et que vous n'avez pas un centime à débourser pour entrer en jouissance.

— En vérité, monsieur, malgré votre caractère d'officier ministériel, je suis tenté de croire à une mystification.

— Vous auriez tort. Mais voici l'acte, veuillez en prendre connaissance.

Le jeune homme prit le cahier que lui présentait le notaire et en commença la lecture.

— Mais cette maison de Mongeron et ses dépendances, que vend M. de B..., je les connais, fit-il tout à coup; c'est la propriété de M. Hermelin.

— En effet, ladite propriété ap-

partenait à M. Hermelin, qui l'avait vendue à M. de B..., répondit le notaire.

L'artiste porta la main à son front.

— Je comprends encore moins, fit-il.

— Vous connaissez M. de B... ?

— Oui, je l'ai rencontré souvent chez M. Hermelin, dont il est le banquier ; mais cela ne m'explique pas...

— M. Hermelin, reprit le notaire, pressé par un besoin d'argent, a été forcé de vendre sa maison de Mongeron.

— Soit ; M. Hermelin a vendu sa maison, M. de B... l'a achetée ; mais, encore une fois, cela ne m'explique pas comment, sans le savoir, j'en suis aujourd'hui le propriétaire ; car, je ne doute plus, c'est bien moi qui suis désigné dans cet acte.

Le notaire sortit une lettre de sa

poche et la remit à l'artiste en disant :

— Cette lettre vous expliquera mieux que moi, sans doute, ce qui vous paraît obscur dans tout ceci.

Auguste Beaudoin brisa le cachet d'une main impatiente, déplia la lettre et en lut rapidement le contenu. Puis, les yeux fixés sur l'écriture, il resta immobile, comme pétrifié.

— Eh bien ! monsieur Beaudoin ? fit le notaire, qui crut devoir lui rappeler qu'il n'était pas seul dans son salon.

— C'est impossible ! s'écria le jeune homme

— Que contient donc cette lettre ? demanda le notaire.

— Lisez, répondit l'artiste.

Le notaire lut à haute voix :

« Monsieur Beaudoin,

» Je suis votre débiteur ; je trouve

un moyen de m'acquitter envers vous, permettez-moi de ne pas le laisser échapper. Acceptez l'acte qui vous sera remis par le notaire de M. de B. ., mon banquier, acceptez-le comme souvenir de mon estime pour vous et de mon admiration pour votre beau talent.

» Le 20 juin, jour où vous lirez ces lignes, pensez à moi.

» Major VON DHEIMER. »

— Pensez à moi! Que signifient ces mots? fit le jeune homme. Que s'est-il donc passé? Je vous en prie, monsieur, dites-moi tout.

— Je ne puis rien vous dire, monsieur Beaudoin, car je ne sais rien.

— Quoi! vous ne savez pas que M. Dheimer devait épouser mademoiselle Hermelin?

— Je ne connais ni mademoiselle

Hermelin, ni son père, et je ne sais que ce que M. de B... m'a appris : l'achat de la propriété de Mongeron avec l'argent de M. Dheimer, laquelle propriété, d'après les intentions de l'officier hanovrien, devait vous être rétrocédée par son banquier. J'ai eu l'honneur de vous remettre le titre de propriété et la lettre du major, ma mission est remplie. Vous pourrez prendre possession de l'immeuble le 1er juillet prochain.

— Je vous assure, monsieur, que cela ne me préoccupe guère.

— Avez-vous encore quelques questions à m'adresser? demanda le notaire.

— J'en aurais cent, j'en aurais mille, si vous pouviez y répondre.

— M. de B..., seul, peut vous satisfaire, reprit le notaire en se levant, je vous conseille de le voir.

— Je n'y manquerai pas, dès demain il aura ma visite.

Le notaire salua son nouveau client et se retira.

Resté seul, l'artiste relut encore une fois la lettre du major.

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria-t-il.

Et il se mit à marcher dans le salon, en proie à une grande agitation.

X

Le lendemain, Auguste Beaudoin se présenta chez le banquier, qui le reçut très-affectueusement.

— Eh bien! dit ce dernier, vous avez vu mon notaire, vous voilà propriétaire.

— Pas encore. Tout cela n'est pas sérieux, et j'ai bien l'intention

de rendre à M. Hermelin sa propriété.

— Cher monsieur Beaudoin, en ce moment, c'est vous qui n'êtes pas sérieux. M. Hermelin a vendu sa maison, il en a reçu le prix, et vous n'avez rien à lui restituer.

— Cependant, monsieur, si c'est ma volonté.

— Soit. Mais croyez-vous que M. Hermelin accepterait?

— Ah! s'écria le peintre, M. Dheimer et vous, son associé en cette circonstance, vous me mettez dans une situation bien difficile!

— Mais dont vous pouvez sortir facilement.

— Comment?

— En acceptant purement et simplement le don qui vous est fait.

— Voilà précisément ce que je ne puis faire. Quoi! parce qu'il a plu à M. Dheimer de me faire copier un

portrait et qu'il m'a plu, à moi, de ne pas faire payer mon travail, je serais forcé de recevoir de M. Dheimer presque une fortune!

— D'abord, reprit le banquier, en ne fixant point le prix de votre travail, vous avez laissé à celui qui vous l'a commandé le droit de l'estimer. Mais envisageons la chose autrement. Pourquoi voulez-vous faire à M. Dheimer l'injure de refuser ce qu'il vous donne comme un témoignage de son amitié?

Le jeune homme resta un moment silencieux.

— Ainsi, reprit-il, vous croyez que je dois accepter?

— Oui.

— Vous me le conseillez?

— Absolument.

— J'accepte donc. Mais je persiste à dire que M. Dheimer a une

singulière façon de payer ce qu'il appelle une dette.

— Bah! fit le banquier, vous avez le moyen de vous venger : vous n'aurez qu'à lui envoyer un ou deux beaux tableaux signés Auguste Beaudoin.

— Je le ferai certainement. C'est égal, je ne suis pas content.

— Diable! vous êtes difficile, fit le banquier en riant.

— Est-ce que M. Dheimer est toujours à Mongeron?

— M. Dheimer est retourné en Hanovre.

— Ah! Et son mariage avec... mademoiselle Hermelin? demanda l'artiste en hésitant.

— Son mariage! Mais vous ne savez donc rien?

— Il n'y a que trois jours que je suis de retour à Paris.

— C'est différent alors. Eh bien,

ce mariage, dont il avait été question, en effet, est devenu impossible.

— Impossible! pourquoi?

— Parce que mademoiselle Berthe a déclaré qu'elle ne voulait pas être la femme d'un Allemand.

— Elle le recevait avec plaisir, pourtant.

— Est-ce qu'on sait jamais ce que pense une femme? D'ailleurs, l'acte de brutalité qui a causé la mort de son frère...

— Jules Hermelin est mort! s'écria l'artiste avec douleur.

— Quoi! vous l'ignoriez aussi?

— Hélas! oui, monsieur. Je vous l'ai dit : à Paris depuis trois jours seulement, je n'ai vu personne et n'ai pu rien apprendre.

— Eh bien, voici ce qu'un ami de Jules, revenu d'Allemagne, alla dire à M. Hermelin : « Votre fils,

à la suite de je ne sais quelle plainte formulée un peu vivement, a été blessé grièvement par un officier allemand... »

— Je comprends, la blessure qu'il a reçue a occasionné la mort... Ah! mon pauvre ami! ajouta-t-il d'une voix pleine de larmes.

— Maintenant, reprit le banquier, vous devinez ce qui a dû se passer dans le cœur de mademoiselle Hermelin. Eût-elle aimé M. Dheimer, la mort de son frère rendait ce mariage impossible. Le major, d'ailleurs, l'a parfaitement compris.

En ce moment, un domestique entra dans le cabinet du banquier.

— Madame et mademoiselle Hermelin, dit-il, font demander à monsieur s'il peut les recevoir.

— Oui, mais attendez un instant.

Et, se tournant vers le peintre, il ajouta :

— Tenez-vous à vous rencontrer avec ces dames?

— Oh! pas en ce moment! dit vivement le jeune homme.

— En ce cas, vous pouvez sortir par cette porte; Joseph va vous servir de guide.

Il fit un salut amical à l'artiste et alla ouvrir lui-même la seconde porte.

Madame Hermelin et sa fille entrèrent.

— Monsieur, dit madame Hermelin en s'asseyant sur le siége que lui présentait le banquier, nous venons vous demander un service.

— Faire quelque chose qui vous soit agréable, madame, répondit-il gracieusement, c'est me faire plaisir à moi-même.

— Voici de quoi il s'agit : M. Her-

melin est en Allemagne ; il est allé réclamer le corps de notre pauvre fils...

Ici madame Hermelin s'interrompit et essuya ses larmes.

— En son absence, reprit-elle, nous n'avons su prendre aucune disposition concernant notre déménagement de Mongeron, et nous venons vous prier de nous accorder quinze jours de plus.

— Je dois vous dire, madame, que ce que vous venez me demander ne dépend pas de moi ; mais je verrai l'acquéreur de votre propriété, et je suis sûr d'avance qu'il vous accordera tout le temps que vous voudrez.

— Comment, monsieur, ce n'est donc pas vous qui avez acheté notre maison?

— C'est moi, madame, mais pour le compte d'un autre.

— Est-ce que je puis vous demander son nom?

— Il ne m'aurait pas été possible de vous répondre il y a huit jours; aujourd'hui, je peux vous dire : c'est par ordre de M. Dheimer que j'ai acheté votre propriété de Mongeron; c'est également par son ordre que j'ai cédé mes droits fictifs au véritable propriétaire, M. Auguste Beaudoin.

— Auguste Beaudoin! s'écrièrent en même temps la mère et la fille.

— Qui ne voulait pas, mais pas du tout accepter. A ce sujet, ce matin même, j'ai failli me fâcher avec lui; j'ai eu toutes les peines du monde à lui faire entendre raison. Il est bon de vous dire que l'affaire s'est traitée à son insu et qu'il n'en a eu connaissance qu'hier, lorsque mon notaire lui a remis l'acte de

propriété — toujours par ordre de M. Dheimer.

— En vérité, tout cela est bien singulier, dit madame Hermelin.

— En effet, mais cela s'explique. Le nom de mademoiselle Hermelin n'y est pas étranger.

— Mon nom, monsieur! s'écria la jeune fille en rougissant.

— Ne vous effrayez pas, mademoiselle, rien en ceci ne peut vous offenser. M. Dheimer a voulu avoir la copie de votre portrait déchiré par les Allemands; pour cela il s'est adressé à M. Beaudoin. Lorsqu'il s'est agi de payer le travail de l'artiste, celui-ci a obstinément refusé toute rémunération.

— Ah! fit la jeune fille d'un ton singulier, M. Beaudoin n'a pas voulu...

— Être payé, non, mademoiselle. Pourquoi? Je l'ignore. Un caprice

d'artiste. Mais M. Dheimer, qui est immensément riche, s'y est pris d'une autre façon et... vous savez le reste.

La tête de la jeune fille s'était inclinée sur sa poitrine et elle semblait réfléchir profondément.

Le banquier et madame Hermelin échangèrent encore quelques paroles, puis cette dernière se leva pour se retirer. Elle fut obligée d'appeler sa fille, qui restait immobile, absorbée dans ses pensées.

Berthe fit un sursaut, comme une personne qu'on réveille brusquement, et se leva vivement. De grosses larmes roulaient dans ses beaux yeux, mais son charmant visage avait pris une expression rayonnante.

XI

A la demande de madame Hermelin, qui lui fut transmise par le banquier, Auguste Beaudoin s'empressa de répondre à peu près en ces termes :

« MADAME,

» M. de B... me fait savoir que vous désirez rester quelques jours de plus dans votre maison de Mongeron, dont on me fait le propriétaire malgré moi. Non-seulement je vous prie de prendre tous les délais qui vous seront agréables, mais je m'estimerais trop heureux si, ne changeant rien à vos habitudes, vous preniez des dispositions pour y passer tout l'été.

» Je ne suis pas né pour être propriétaire, et je sais qu'il me faudra

bien du temps avant que je puisse représenter dignement un personnage aussi considérable. »

Berthe, consultée par sa mère sur ce qu'il était convenable de répondre à M. Beaudoin, fut d'avis qu'il fallait l'inviter à venir chercher lui-même à Mongeron le témoignage de leur gratitude.

— Je doute fort qu'il vienne, dit madame Hermelin.

— Essayons toujours, ma mère.

La réponse fut écrite dans le sens indiqué par la jeune fille. Mais il arriva ce que madame Hermelin avait prévu. Dans une lettre très-digne, sous le prétexte que de nombreuses commandes le retenaient dans son atelier, Auguste Beaudoin s'excusait de ne pouvoir accepter l'invitation qui lui était faite.

Berthe lut la lettre et ne fit au-

cune réflexion; mais sa mère crut s'apercevoir qu'elle éprouvait une déception.

A partir de ce jour, la jeune fille s'abandonna plus complétement à la douleur que lui causait la perte de son frère. On aurait dit qu'un vague espoir, secrètement conservé, venait de lui être enlevé tout d'un coup. Ses joues pâlissaient, son regard s'était éteint. En elle, tout indiquait le découragement, le désenchantement de la vie.

Cependant M. Hermelin revint d'Erfurth, ramenant le corps de son fils, qui fut inhumé au Père-Lachaise. Quelques jours après, un service auquel assistèrent tous les amis de la famille Hermelin, eut lieu à Saint-Eustache.

A la sortie de l'église, M. Hermelin prit la main d'Auguste Beaudoin et le remercia d'avoir bien

voulu autoriser sa femme et sa fille à rester quelques jours de plus à la villa.

— J'ai aussi prié ces dames de m'accorder la faveur d'y passer tout l'été, répondit le peintre.

— Je le sais. Nous voulons bien accepter, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous recevrez le prix de la location.

— Monsieur Hermelin, je repousse cette condition.

— Alors je considère votre refus comme un ordre de quitter la maison immédiatement.

— Vous êtes cruel, monsieur. Eh bien, soit, je ferai ce que vous voudrez.

— A la bonne heure. J'aurai, au sujet de la propriété, divers renseignements à vous communiquer.

Quel jour me ferez-vous l'amitié de venir à Mongeron?

— Je n'irai pas à Mongeron, répondit l'artiste. Des empêchements sérieux ne me permettent point d'accepter votre gracieuse invitation.

— C'est bien, monsieur, répliqua un peu froidement le négociant; j'aurai l'honneur de vous voir chez vous à Paris.

Et il s'éloigna pour rejoindre sa femme et sa fille.

Le même jour M. de B... recevait de Hanovre une lettre qui lui annonçait la mort de M. Dheimer. Le major allemand s'était brûlé la cervelle. Ce déplorable événement était arrivé le 20 juin. On ignorait absolument ce qui avait pu conduire le malheureux jeune homme à cet acte de désespoir. On se perdait en conjectures.

« Ce suicide est tout à fait inex-

plicable, disaient les gazettes allemandes; rien, en effet, ne pouvait faire prévoir ce malheur qui frappe si cruellement une des plus grandes familles du Hanovre.

» Le major s'était distingué pendant la dernière guerre, et, deux jours avant la catastrophe, il avait reçu sa nomination à un poste important à la cour de l'empereur.

» Une alliance avec une des familles princières de Prusse lui était offerte. C'est donc au moment où tout lui souriait, au moment où ses rêves les plus ambitieux se réalisaient, qu'il a mis fin à une existence qui promettait d'être si brillante!

» La mort prématurée du major von Dheimer est un deuil pour toute l'Allemagne. »

Auguste Beaudoin n'apprit la

mort du Hanovrien que six mois plus tard.

De retour à Mongeron, M. Hermelin fit part à sa femme et à Berthe de la conversation qu'il avait eue avec le peintre. Il se montra surpris et très-contrarié que M. Beaudoin, qu'il avait toujours accueilli comme un ami, eût refusé l'invitation qui lui avait été faite de venir à Mongeron.

— Quelle a donc été sa réponse? demanda madame Hermelin.

— Le premier prétexte venu : des empêchements sérieux... Je ne crois pas, pourtant, qu'il ait eu jamais à se plaindre de nous.

Madame Hermelin jeta un regard sur sa fille. Berthe baissa les yeux.

— M. Beaudoin, mon père, dit-elle, doit avoir en ce moment beaucoup de commandes et peut être, en effet, retenu par son travail.

— Je crois plutôt à une bizarrerie de son caractère, répliqua M. Hermelin. Dans tous les cas, nous attendrons qu'il soit moins occupé ou qu'il n'ait pas de caprices.

— Ah! il ne veut pas venir à Mongeron, pensait la jeune fille; il faudra bien pourtant qu'il y vienne.

Et, tout le reste de la journée, elle chercha le moyen de forcer le jeune peintre à se présenter chez son père.

XII

Un matin, un commissionnaire, portant un objet assez volumineux, enveloppé soigneusement dans une toile d'emballage, fut introduit dans l'atelier d'Auguste Beaudoin.

— Qu'est-ce que vous m'apportez-là? demanda le peintre.

— Ce ne peut être qu'un tableau.

— D'où vient-il?

— Je l'ignore. On me l'a remis dans la rue, avec cette lettre, et on m'a payé ma course.

— Du moment qu'il y a une lettre, c'est bien, dit le peintre. On vous a dit sans doute d'attendre la réponse?

— On m'a dit, au contraire, qu'il n'y avait pas de réponse, répondit le commissionnaire.

Il salua l'artiste et se retira.

— C'est singulier, se dit le jeune homme, je suis ému et troublé comme si j'étais menacé d'une mauvaise nouvelle! Mes mains tremblent. A me voir, on dirait que je n'ose pas ouvrir cette lettre. C'est vraiment de l'enfantillage!

D'un mouvement brusque il déchira l'enveloppe et déplia la lettre. La signature lui sauta aux yeux et il ne put retenir un cri de surprise.

Il avait lu le nom de Berthe Hermelin.

Voici ce qu'écrivait la jeune fille :

« Avec l'autorisation de mes parents, j'avais cru pouvoir accepter de M. Dheimer mon portrait peint par vous. Depuis, j'ai appris que ce travail ne vous a pas été payé. Je vous renvoie donc ce tableau, qui vous appartient réellement, et que je ne saurais garder plus longtemps. Je dois avouer, cependant, que je me sépare à regret de cette belle œuvre d'art; j'aurais été heureuse de la conserver, si elle m'eût été offerte par vous-même. »

Cette lettre était un peu hardie, peut-être; mais Berthe l'avait écrite sous l'inspiration d'un sentiment qui s'élevait au-dessus de cette réserve que le monde impose à la femme. La situation, d'ailleurs, la rendait acceptable.

Nature franche et loyale, Berthe ignorait l'art de feindre. Elle détestait l'hypocrisie, la fausseté, cet appareil de convenances exagérées, que nous appellerions volontiers le code des petites vertus.

— C'est trop fort! s'écria le peintre en relisant la lettre une seconde fois.

Ses doigts crispés froissaient le papier.

Il ne voyait qu'une chose : c'est que mademoiselle Hermelin lui faisait l'injure de lui renvoyer son portrait. Pourquoi?

Il ne comprenait pas encore.

Après un moment d'hésitation, il s'approcha du tableau et enleva la toile qui le recouvrait. Il ne revit pas sans une vive émotion ce visage charmant, qui s'était animé sous son pinceau. Il admira cette belle peinture comme si elle eût été l'œu-

vre d'un autre. C'est à lui que cette bouche charmante semblait sourire, et le regard si doux et si expressif de ces beaux yeux, n'était-ce pas à lui qu'il s'adressait?

Il oublia qu'il avait dit adieu à toutes ses joies si longtemps rêvées; il retrouvait vivant dans son cœur l'amour qu'il croyait éteint.

— Non, non, ces yeux-là ne sauraient mentir, se disait-il.

Tout à coup, il s'aperçut que son visage était inondé de larmes.

— Oh! murmura-t-il, comme je l'aime! comme je l'aime!

Alors, il lui sembla que la jeune fille lui parlait et lui disait :

— Si vous m'aimez, pourquoi me fuyez-vous? Pourquoi ne me le prouvez-vous pas?

Il releva la tête. Une clarté subite venait de dissiper les ténèbres de sa pensée.

Il relut la lettre de Berthe. Il comprit.

Le lendemain, à dix heures du matin, il était à Mongeron.

M. Hermelin avait pris le premier train du matin pour se rendre à Paris. Madame Hermelin, un peu souffrante, n'était pas encore descendue. Mademoiselle Berthe était au salon.

— Eh bien, veuillez annoncer ma visite à mademoiselle Hermelin, dit l'artiste au domestique qui venait de lui donner ces renseignements.

Celui-ci entra dans le salon et reparut aussitôt en disant au jeune homme :

— Vous pouvez entrer.

Berthe vint à la rencontre de l'artiste, et, sans lui dire un mot, lui tendit la main.

— Mademoiselle, dit-il, je vous rapporte votre portrait.

— Je vous attendais, répondit-elle simplement.

Puis elle ajouta aussitôt :

— La dernière fois que vous êtes venu à Mongeron, vous avez eu à vous plaindre de moi...

— Mademoiselle...

— Je reconnais mes torts, reprit-elle vivement, et il le faut bien, pour que je puisse mériter votre pardon.

— Mon Dieu, pourquoi me parlez-vous ainsi, à moi?...

— J'ai peut-être des susceptibilités ridicules, continua-t-elle; mais on ne sait pas toujours résister à ses impressions.

Un Allemand, un ennemi de notre pauvre France, m'avait offert mon portrait; j'ai cru qu'il l'avait acheté. Rien de plus naturel, pourtant, qu'un artiste reçoive le prix de son

travail; mais je ne jugeais point la chose ainsi.

— Et vous aviez raison, mademoiselle; moi, vendre votre portrait!... s'écria le jeune homme avec feu.

— Monsieur Beaudoin, reprit-elle, c'est parce que je l'ai supposé, c'est parce que j'ai douté de vous que je vous prie de me pardonner.

— Mademoiselle, dit l'artiste d'un ton grave, s'il y a ici un coupable, c'est moi; moi, qui ai cru que vous épouseriez un Allemand! La douleur, la jalousie m'ont étourdi, aveuglé. Et je suis parti, je ne voulais plus vous revoir. Je me disais : « Je l'oublierai! » Je le croyais. J'ai essayé; mais je n'ai réussi qu'à me tromper moi-même. Partout et toujours vous étiez devant mes yeux, me regardant et me souriant. Ah! Berthe! Berthe! c'est

moi qui implore votre pardon. Je n'ai plus la force de garder ce qui s'échappe de mon cœur et brûle mes lèvres... Je vous aime, Berthe, je vous aime!...

— Je le savais, fit la jeune fille en rougissant, et c'est pour cela...

— Vous le saviez?... Mais vous, Berthe, vous?

En ce moment madame Hermelin entra dans le salon.

— Monsieur Beaudoin, dit la jeune fille, ma mère connaît toutes mes pensées; demandez-lui de vous répondre pour moi.

Auguste Beaudoin passa la journée à Mongeron. Le portrait de Berthe fut remis à sa place dans la chambre de la jeune fille.

— Maintenant, il est à nous deux, dit Berthe tout bas à l'oreille du peintre.

— Et il ne quittera jamais la

place qu'il occupe en ce moment, ajouta le jeune homme.

En rentrant, le soir, M. Hermelin apprit ce qui s'était passé.

— Mon cher Auguste, dit-il au peintre, en lui serrant la main, vous remplacerez dans nos cœurs le fils que nous avons perdu.

LE DUEL

I

Après un règne éblouissant de gloire, après avoir dicté des lois à l'Europe et étonné le monde entier par la puissance de son génie, Napoléon, le plus grand homme de guerre des temps modernes, vit sa fortune l'abandonner à Waterloo.

Le premier empire n'existait plus.

De cet homme extraordinaire, devant qui tant de rois avaient tremblé, à qui Dieu semblait avoir confié ses foudres, il n'allait plus rester bientôt que le souvenir.

Napoléon s'était élevé si haut au-dessus des autres hommes, que le

bruit de sa chute fut immense; son retentissement traversa les mers et parvint jusqu'aux confins des mondes.

Et pendant que les Anglais emprisonnaient le héros de Marengo et d'Austerlitz à Sainte-Hélène, un rocher au milieu de l'Océan, le roi Louis XVIII remontait sur le trône après les Cent jours.

La dernière armée de la France, retirée sur la Loire, était encore menaçante pour les vainqueurs de Waterloo, qui tombaient sur nos riches provinces comme des nuées de sauterelles, prêtes à tout dévaster.

Les Prussiens et les Anglais eurent peur de ces héros vaincus, mais toujours redoutables, que l'on croyait flétrir en les appelant brigands de la Loire. L'armée fut licenciée.

Avec la royauté renaissaient, mal-

heureusement, de vieilles haines. Il y eut d'illustres victimes parmi ces hommes, qui avaient porté du Rhin à Moscou la gloire de notre patrie, et dont le seul crime était d'avoir servi fidèlement l'empereur et d'avoir conquis un nom glorieux.

Le maréchal Brune à Avignon, les généraux Gilly à Nîmes, Lagarde et Ramel à Toulouse, furent massacrés, ce dernier percé de cent coups de sabre après sa mort.

Le maréchal Ney, prince de la Moskowa, le brave des braves, et un général de vingt-neuf ans, Labédoyère, jugés et condamnés, tombèrent sous des balles françaises.

Murat le belliqueux, beau-frère de Napoléon, paya de sa vie l'honneur d'avoir eu le front ceint d'un diadème de roi.

Nous ne parlons pas de tant d'autres qui furent traqués comme des

bêtes fauves et assassinés un peu partout.

Un grand nombre d'officiers généraux et de fonctionnaires de l'empire furent chassés de Paris et expulsés de France. La réaction antibonapartiste était si violente, qu'il suffisait alors d'être soupçonné de regretter le régime de celui qu'on appelait l'usurpateur pour voir sa liberté et sa vie menacées.

Des jeunes gens, venus à la suite du roi, occupèrent dans l'armée, que forma la seconde Restauration, les places des vieux officiers blanchis sous les drapeaux. Il en résulta des haines et des jalousies sans nombre. Cette rivalité entre les officiers du roi et les anciens braves de l'empire fit, trop souvent, couler un sang généreux.

Nier les grandes choses accomplies pendant les vingt dernières années,

chercher à abaisser notre gloire nationale semblait être à l'ordre du jour. Hélas! chaque fois qu'il y a lutte entre les partis, la passion aveugle les hommes et rend les meilleurs impitoyables. On ne se contentait pas de repousser, de couvrir de mépris les officiers de l'empire, on les insultait partout où ils se montraient.

Un jour, vers midi, quatre jeunes officiers du roi, en brillant uniforme, à l'air hautain, aux manières aristocratiques, se trouvaient au café Frascati. Ils faisaient une partie de billard.

Leur gaieté fort bruyante attira l'attention d'un jeune homme qui prenait tranquillement une tasse de café en fumant un cigare. Ce jeune homme avait environ trente-deux ans. A ses épaisses moustaches noires et au ruban de la Légion d'honneur,

attaché à la boutonnière de sa longue redingote, il était facile de reconnaître un officier de l'empire.

Plusieurs fois, déjà, des mots railleurs dits à son intention par les officiers, avaient provoqué des éclats de rire.

Enhardis et froissés, peut-être, par l'attitude calme du jeune homme, les jeunes gens poussèrent leurs plaisanteries aux dernières limites.

L'un d'eux prononça même, assez haut pour être entendu, ces paroles blessantes :

— C'est un brigand de la Loire.

Jusque-là, par prudence, le jeune homme à moustaches s'était contenu. Mais se voyant directement et ouvertement pris à partie, il se leva et vint se placer fièrement devant les rieurs.

— Messieurs les officiers, dit-il, depuis quelques instants vos paroles

offensantes semblent s'adresser à moi. Que me voulez-vous? Parlez, je suis prêt à vous répondre.

Encouragé par ses camarades, un jeune capitaine le toisa insolemment des pieds à la tête en disant :

— Qui êtes vous?

Le visage du jeune homme décoré se couvrit d'une pâleur livide.

— Monsieur, répondit-il, je suis un homme qui vient d'être insulté par vous pour la première fois ; votre conduite est indigne de l'uniforme que vous portez.

— Vous dites, monsieur? répliqua vivement le capitaine.

— Que vous êtes un fat, un insolent et un lâche! exclama l'homme à moustaches d'une voix éclatante.

Le capitaine trembla de colère. Emporté par sa fureur, il leva la main et frappa son adversaire au visage.

— Une pareille injure ne peut se laver que dans le sang, dit froidement celui-ci.

— Je suis prêt à vous en rendre raison, monsieur.

— C'est bien. Nous nous rencontrerons aujourd'hui à trois heures.

— Où cela?

— Au bois de Boulogne, à la mare d'Auteuil, si vous le voulez bien.

— Mes amis et moi, nous y serons. Quelles sont vos armes?

— Le pistolet.

Et après avoir allumé un nouveau cigare, le jeune homme à moustaches sortit du café.

II

Rue de Varennes, dans un élégant boudoir de femme du monde, une jeune femme de vingt-quatre ans,

d'une beauté remarquable, était couchée à demi sur une causeuse. Elle tenait à la main un bouquet de roses et rêvait. A ses pieds se roulait un joli petit épagneul noir aux poils longs et soyeux.

A chaque instant elle jetait les yeux sur une pendule placée devant elle. Quand l'aiguille marqua une heure, une nuance d'inquiétude se répandit tout à coup sur son gracieux visage et en altéra la suave expression.

Mademoiselle de Bellery ne s'expliquait pas comment le colonel Lauret avait pu laisser passer l'heure de la visite qu'il lui faisait chaque jour.

Mademoiselle de Bellery, fille du comte de ce nom, dont la noblesse remontait au temps des paladins, aimait M. Charles Lauret, un roturier, et était sa fiancée. Mais, comme

nous l'avons dit, M. Lauret était colonel; il avait même commandé une brigade sur le champ de bataille de Waterloo et, pendant quelques heures, porté le titre de général par la volonté de Napoléon. De plus, il possédait ce qui constitue une autre noblesse : l'honneur chevaleresque, des sentiments élevés et les plus précieuses qualités de l'esprit et du cœur.

Le mariage du colonel Charles Lauret avec mademoiselle Léonie de Bellery devait être célébré prochainement. En raison de cette circonstance, le frère de Léonie, retenu en Allemagne pour le service du roi, avait obtenu l'autorisation de venir à Paris.

Le comte Marcel de Bellery adorait sa sœur. Bien qu'il fût encore imbu de certains préjugés de caste, et qu'il ait cru devoir témoigner

son étonnement et sa contrariété en apprenant que sa sœur voulait épouser un homme sans naissance, il donna, néanmoins, son consentement à cette union, qui promettait d'assurer le bonheur de Léonie.

Du reste, les mêmes raisons qui avaient déterminé le choix de la jeune fille, étaient suffisantes pour amener le jeune comte à tendre la main à un homme appartenant à une classe, qu'il avait été habitué, par son éducation et le milieu où il avait vécu, à considérer comme inférieure à la sienne.

Le père du colonel avait sauvé la vie au comte de Bellery, père de Marcel et de Léonie; il l'avait conduit hors de France, risquant d'être dénoncé lui-même comme traître à la nation, alors que la tête des nobles était mise à prix.

Il ne s'en était pas tenu là :

grâce à son dévouement, il parvint à conserver intacte la fortune de la famille de Bellery, et il fit passer au comte, en Espagne, où il s'était fixé, des sommes relativement importantes.

C'est en Andalousie que Charles Lauret, simple lieutenant alors, vit la première fois mademoiselle de Bellery.

A son retour de l'émigration, le comte rentra en possession de ses domaines et de son château du Poitou.

Malheureusement, il mourut presque aussitôt; mais sa fille lui avait fait l'aveu du sentiment qu'elle éprouvait pour Charles Lauret, et heureux de pouvoir reconnaître dignement les services rendus, le comte avait nommé Charles son fils.

Comme nous l'avons dit, il était une heure, et le colonel Lauret,

impatiemment attendu, n'arrivait pas.

Enfin, un bruit de pas se fit entendre. Le visage de la jeune fille s'éclaircit, la joie brilla dans ses yeux. Mais au lieu du colonel Charles Lauret, c'est son frère, le comte de Bellery qui entra.

Le jeune homme était très-agité.

— Mon frère, vous paraissez contrarié; qu'avez-vous? lui demanda la jeune fille avec intérêt.

— J'ai, répondit-il d'un ton grave, qu'à peine arrivé à Paris, je me suis mis sur les bras une affaire désagréable.

— Que voulez-vous dire? interrogea Léonie avec inquiétude.

— Ce soir, à trois heures, je me bats en duel.

— Un duel! s'écria la jeune fille épouvantée en se dressant sur ses jambes.

— Oui, un duel.

— Mais, pourquoi? avec qui?

— Avec qui? je l'ignore. Nous avons oublié de nous faire connaître l'un à l'autre. Mais mon adversaire est certainement un ex-officier de Bonaparte.

— Mon frère, reprit Léonie avec un doux accent de reproche, c'est encore votre vivacité et votre emportement qui vous valent cela; mais vous ne vous battrez pas, il faut.....

— Impossible, ma sœur. Au café Frascati, devant plus de vingt personnes, cet homme m'a appelé lâche!

— Vous ne l'avez pas souffert, c'est bien! s'écria fièrement Léonie; vous avez demandé une réparation?

— A cette insulte, j'ai répondu par un soufflet.

— Vous avez eu tort, Marcel; au lieu de frapper votre adversaire, il eût été plus convenable d'exiger

qu'il vous fît des excuses. Maintenant, l'insulteur devenu l'insulté voudra se venger, et il faudra que votre sang ou le sien coule...

— L'honneur l'exige, ma sœur.

— Triste honneur, celui-là, qui pousse les hommes à tremper leurs mains dans le sang pour venger des injures qu'avec un peu de prudence et de modération ils auraient pu ne pas s'attirer.

Le jeune homme se garda bien d'avouer à sa sœur que, dans cette circonstance, il avait été l'agresseur. La conscience de son tort et une certaine honte le retinrent.

Il sortit en promettant à Léonie de revenir dans une heure.

— D'ici là j'aurai vu le colonel, pensa la jeune fille.

Seulement, le comte devait oublier sa promesse.

III

Un quart d'heure après le départ du comte, le colonel Lauret entrait chez mademoiselle de Bellery.

Il s'avança vers la jeune fille, le sourire sur les lèvres, et s'aperçut aussitôt de l'émotion que lui avait causée l'aventure fâcheuse arrivée à son frère. Il se disposait à l'interroger lorsque, prenant la parole, mademoiselle de Bellery lui dit :

— Je vous attendais avec la plus vive impatience, colonel; j'ai un service important à vous demander.

— Ma chère Léonie, répondit le colonel, vous savez que je suis à vos ordres et toujours prêt à vous obéir et à vous prouver mon dévouement.

— Oui, mon ami, je le sais.

— De quoi s'agit-il?

— Charles, vous devez connaître presque tous les anciens officiers de l'empire actuellement à Paris?

— Presque tous, en effet.

— Eh bien, mon frère s'est querellé avec l'un de ces messieurs; il y a eu provocation et rendez-vous donné pour le duel.

— Votre frère, dites-vous?

— Oui. Il est arrivé hier soir, huit jours plus tôt que nous ne l'attendions; ah! je me faisais une joie de vous annoncer cette bonne nouvelle! Et il faut qu'à mon bonheur se mêle la douleur et l'angoisse!... Mais ce duel n'aura pas lieu, je ne le veux pas! Charles, partez, courez, informez-vous partout; à tout prix il faut empêcher cette rencontre.

Le colonel était devenu très-pâle.

— Comment se nomme l'adversaire de votre frère? demanda-t-il.

— Je l'ignore, il ne s'est pas fait connaître.

— Savez-vous, au moins, où la querelle a eu lieu?

— Oui, au café Frascati.

— Fatalité! murmura le colonel.

Et il s'affaissa sur un fauteuil.

— Charles, Charles, qu'avez-vous? s'écria la jeune fille.

— Ne le devinez-vous pas, Léonie? l'adversaire du comte de Bellery est devant vous.

— Oh! c'est horrible! s'écria la jeune fille avec désespoir.

— Épouvantable, murmura le colonel.

— Oui, mais ce duel n'est pas possible, vous ne pouvez tirer l'épée contre mon frère...

Le colonel poussa un gémissement.

— Vous ne savez pas, probablement, ce qui s'est passé, reprit-il; je

ne vous le dirai point. Mais j'ai été frappé...

— Mon frère est jeune, vif, emporté, vous lui pardonnerez; lui-même vous témoignera ses regrets, son repentir... D'ailleurs, il ne vous connaissait pas.

— Raison de plus pour qu'il me trouve tout à l'heure devant lui, sur le terrain.

— Charles, Charles, est-ce donc un rêve affreux que je fais? Quoi! vous ne renoncez pas à vous battre?

— Je ne le puis.

— Et vous me répondez cela froidement!...

— Ma chère Léonie, l'honneur exige cette satisfaction.

— L'honneur, toujours l'honneur! s'écria la jeune fille en fondant en larmes.

Le colonel se leva. Mademoiselle

de Bellery se plaça entre lui et la porte en s'écriant :

— Vous ne sortirez pas! Où voulez-vous aller? Tuer mon frère!...

— Oh! Léonie, vous ne pouvez pas avoir cette pensée.

— Quelle est donc votre intention?

— Je veux que M. le comte de Bellery sache que le colonel Lauret n'a jamais eu peur de la mort; je veux surtout qu'il sache, s'il me tue, que j'étais digne de l'affection de sa sœur et de l'honneur que m'avait fait son père en me nommant son fils.

— Ah! vous êtes un grand et noble cœur! s'écria la jeune fille en s'emparant d'une des mains du colonel. Ainsi, continua-t-elle très-émue, vous voulez offrir votre poitrine aux coups de mon frère et ne pas vous défendre?

— La vie de M. le comte de Bellery est sacrée pour moi.

— Merci. Maintenant, Charles, je ne vous retiens plus, car je sais que votre rendez-vous est à trois heures.

Le colonel se retira.

— A votre tour, maintenant, monsieur mon frère, se dit la jeune fille; nous allons voir ce que vous direz en apprenant comment le colonel Lauret entend se battre avec vous.

Et elle attendit. Mais quand une heure se fut écoulée, elle commença à s'inquiéter sérieusement. L'aiguille marchait toujours et le comte ne paraissait pas. Bientôt, elle ne put plus tenir en place; elle courut à la fenêtre, l'ouvrit violemment et se pencha au dehors, espérant toujours voir arriver le jeune homme; elle fit le tour des appartements, d'un pas agité, fébrile. Quand elle revint dans le boudoir, trois heures

sonnaient. Un nuage passa sur ses yeux, elle poussa un cri déchirant et tomba sur ses genoux, les mains jointes.

IV

Le comte de Bellery, regrettant d'avoir parlé de son duel à sa sœur, n'avait pas eu le courage de la revoir avant de se rendre au bois de Boulogne.

Un peu avant trois heures, il s'arrêtait près de la mare d'Auteuil, accompagné de ses témoins.

Un instant après, le colonel arriva également avec deux de ses amis. Il s'approcha du comte et le salua avec beaucoup de politesse. Celui-ci lui rendit froidement son salut.

Les témoins du colonel, comme ceux du comte, avaient apporté des

armes. Les deux pistolets qui devaient servir pour le combat furent choisis par les quatre témoins et immédiatement chargés. Ensuite, ces messieurs mesurèrent le terrain.

Les adversaires furent placés à une distance de trente pas. Il était convenu que, arrivés à quinze pas l'un de l'autre, au troisième coup frappé dans la main, ils tireraient ensemble.

Tout se passa exactement ainsi. Au premier coup, les deux adversaires abaissèrent lentement leur arme à la hauteur de l'épaule; au deuxième, ils s'arrêtèrent; ils n'étaient plus qu'à quinze pas. Le témoin frappa le troisième coup dans sa main, qui fut suivi de deux détonations.

La balle du comte passa en sifflant près de l'oreille du colonel et

alla se fixer, vingt pas plus loin, dans l'écorce d'un marronnier.

Le colonel avait tiré son coup en l'air.

— Monsieur le comte de Bellery, dit-il, en s'avançant vers le jeune officier, l'honneur est satisfait et je ne me souviens plus de l'injure que vous m'avez faite.

Le jeune homme rougit.

— Vous me connaissez? s'écria-t-il.

— Oui, monsieur le comte, et c'est pour cela que je ne veux plus me souvenir de ce qui s'est passé entre nous.

— Vous m'avez épargné. Pourquoi?

— Parce que je n'avais pas le droit de tirer sur vous, parce que vous n'êtes pas mon ennemi.

— Mais qui êtes-vous donc, monsieur?

— Je suis le colonel Charles Lauret.

Le jeune homme poussa une exclamation de surprise et se jeta au cou du colonel.

— Ah! s'écria-t-il avec des larmes dans la voix, pardonnez-moi; je vous en supplie, oubliez ma folie. Ah! colonel, je sais que vous êtes, au pistolet, le plus adroit tireur de Paris; vous pouviez me tuer!

Le colonel sourit.

— Un Lauret sauve la vie à un comte de Bellery, il ne le tue pas, répliqua-t-il, faisant allusion au dévouement de son père.

— C'est vrai, colonel, c'est vrai, je ne l'oublierai jamais. Mon père vous a nommé son fils; moi, je vous appelle mon frère; puisse notre amitié être éternelle!

Les témoins s'étaient approchés; ils félicitèrent les deux ennemis ré-

conciliés, et il y eut un échange de chaudes poignées de main.

— Maintenant, dit le comte, en passant son bras sous celui du colonel, allons vite rassurer ma sœur.

On monta en voiture et l'on revint gaiement à Paris.

Mademoiselle Léonie de Bellery attendait dans des angoisses mortelles des nouvelles du duel. Elle n'avait pas quitté le petit salon où depuis plus d'une heure elle priait et pleurait.

Ce fut une explosion de joie, quand la porte s'ouvrit devant son frère, tenant par la main le colonel Lauret.

— Ma sœur, lui dit le comte d'un ton joyeux, je vous amène M. le colonel Charles Lauret, tout à l'heure mon ennemi, mais pour toujours mon frère et mon meilleur ami.

LA JOUE BRULÉE

I

Il avait vingt-cinq ans. André était son nom. Fils d'un cultivateur aisé, et bien que n'ayant jamais foulé l'asphalte des villes, il y avait en lui quelque chose du citadin : aisance dans les mouvements, souplesse du corps, manières distinguées.

Ses mains, habituées à manier les instruments aratoires, étaient petites néanmoins. Il avait la taille élancée et bien proportionnée; ses épaules, que des fardeaux trop pesants n'avaient jamais fatiguées, ne montraient point cette carrure, souvent

exagérée de la plupart de nos paysans-laboureurs.

Son teint rose et frais avait résisté au soleil qui bronze les visages et au hâle qui les ride. Une forêt de cheveux châtain clair couronnait son front élevé, uni comme un marbre poli. Ses grands yeux bleus, rêveurs et pleins de pensées, étonnaient par leur éclat, attiraient par leur douceur. Sa physionomie était grave, réfléchie, mais en même temps sympathique et bienveillante.

S'il ne riait pas à propos de tout, et même à propos de rien, sa bouche, peu habituée au pli du sourire, n'avait jamais connu celui du dédain.

Pour tout le monde André se montrait bon, affectueux, serviable, dévoué. Toujours disposé à venir en aide aux autres, il s'oubliait souvent lui-même. Se rendre utile et

agréable au plus grand nombre était considéré par lui comme un devoir dans l'accomplissement duquel il trouvait son plus grand plaisir.

II

Quelque incomplet que soit le portrait que nous venons d'esquisser, nos lecteurs comprendront sans peine pourquoi de gracieux sourires et de chaudes poignées de main accueillaient André partout où il se présentait, pourquoi il était estimé et aimé de tous, pourquoi bien des mères l'eussent voulu pour gendre, pourquoi, enfin, la gentille Huguette se redressait fièrement à son bras, lorsque le dimanche, après les vêpres, il la conduisait à la danse.

Huguette était la fiancée d'André. Tous les accords étaient faits. Le

fermier Jubelin, le père d'André, devait céder sa ferme à son fils. Le mariage des jeunes gens était fixé à la fin d'août, après la fête de Notre-Dame et la récolte des moissons. Tous deux attendaient impatiemment, et André trouvait que les blés ne mûrissaient pas assez vite.

Huguette et André se convenaient sous tous les rapports : la fortune des parents était à peu près égale; au village c'est toujours le point capital. De plus, si André était le plus beau garçon de l'endroit, Huguette était aussi la plus gracieuse et la plus jolie.

Si l'on eût voulu établir une différence entre eux, physiquement, il eût été impossible de la trouver; mais entre le cœur d'André et celui de la jeune fille, elle était grande : le cœur de celle-ci froid, sec et égoïste, ressemblait peu au cœur de

l'autre, bon et généreux jusqu'à l'excès.

Huguette, il faut bien le dire, n'aimait pas André pour une seule de ses belles qualités; elle l'aimait, surtout, parce que sa vanité de jeune fille y trouvait sa satisfaction; elle l'aimait parce que tout le monde le vantait et le trouvait très-bien, parce que la plupart des jeunes filles du village enviaient son bonheur, et un peu aussi, peut-être, parce qu'elle était sincèrement aimée.

Du reste, elle n'eût pas été femme si son cœur, sollicité par une affection grande et dévouée, était resté complétement froid et insensible.

André, confiant comme tous ceux qui donnent leur vie tout entière à une affection unique, n'avait pas eu de peine à s'illusionner sur la nature du sentiment de sa fiancée. Ainsi que lui, tout le monde s'y trompait.

Mais André ne voyait qu'avec les yeux du cœur, et le monde, qui se donne rarement la fatigue d'observer, ne voyait rien.

Une seule personne, une jeune fille, avait peut-être lu dans le cœur et la pensée de la trop charmante Huguette, car elle aussi aimait André, et un peu d'envie, un peu de jalousie et beaucoup de regrets lui suggérèrent de sérieuses réflexions.

Mais, timide et craintive, la pauvre dédaignée enfouissait son secret au plus profond de son cœur. Elle était peu exigeante : un seul regard d'André lui suffisait. Ce regard, qu'elle ne sollicitait jamais, et que cependant elle désirait comme la fleur désire les rayons du soleil, ce regard faisait revivre en elle les plus douces illusions et peuplait son cerveau de gais murmures et de joyeuses chansons.

Si par hasard André avait oublié de lui dire bonjour en passant, elle devenait triste; toutefois, elle finissait par se consoler en pensant à lui. Mais si, le dimanche, André ne l'avait point fait danser, son bonheur et ses joies de toute une semaine s'envolaient.

Baissant les yeux et rougissante quand le jeune homme lui adressait la parole, elle n'osait le regarder que lorsqu'il s'était éloigné d'elle; et pourtant deux larmes noyaient ses yeux dès que sa voix ne résonnait plus à son oreille.

Alors, le front rêveur, n'entendant et n'écoutant plus rien de ce qui se disait autour d'elle, elle se détournait des groupes joyeux, s'isolait ou s'en allait bien loin pour ne pas voir André offrir en souriant son bras à sa fiancée.

La marguerite des prés, qu'elle

effeuillait souvent, dut lui mentir bien des fois; n'importe, elle aimait superstitieusement la fleur discrète qui lui parlait si bien d'André et recevait complaisamment toutes ses confidences de jeune fille.

Si par sa beauté et grâce à la fortune de son père, Huguette était la première parmi les jeunes filles du village, comme son fiancé était le premier au rang des jeunes gens, Marie, ainsi se nommait sa rivale, était la seconde.

Blonde comme un épi mûr, jeune et fraîche comme une rose qui vient de s'épanouir, la beauté de Huguette seule pouvait l'emporter sur la sienne. Mais ce qui rendait, surtout, la beauté de l'une supérieure à celle de l'autre, plus accentuée, plus piquante, c'est que Huguette se savait belle et que Marie l'ignorait; nul ne l'avait dit à celle-ci,

tout le monde le disait à la première.

La fleur modeste, qui fleurit dans l'herbe, se flétrit souvent sans avoir été aperçue; l'églantine suspendue au buisson attire tous les regards.

Sourires, louanges, caresses et hommages semblaient appartenir de droit et exclusivement à Huguette. Marie restait ignorée et oubliée.

III

Un matin, vers une heure, le silence de la nuit fut troublé tout à coup par les cloches de la paroisse sonnant à grandes volées; leurs voix éclatantes et lugubres se répandaient dans l'air, faisaient entendre au loin leurs clameurs immenses, et arrachaient au repos les villageois endormis.

En un instant les lits furent abandonnés et les maisons désertes.

Les cris : « Au feu! au feu! au feu! » retentirent de toutes parts.

Une des plus riches fermes du village brûlait.

Des colonnes de feu s'élançaient des toits effondrés et montaient verticalement vers le ciel, dont l'azur prenait des teintes rougeâtres.

Des morceaux de bois enflammés, semblables à des fusées, étaient projetés à une hauteur prodigieuse; on les voyait tracer dans la nuit une ligne de feu avant de tomber ensuite à une grande distance.

A la lueur sinistre de l'incendie, qui éclairait les maisons, les rues et au loin toute la contrée, on voyait la population épouvantée s'agiter et courir en poussant des cris horribles, auxquels se mêlaient le craquement des poutres qui se brisaient, le

pétillement du feu, le ronflement des flammes, les hurlements des chiens et les mugissements des bêtes à cornes.

Dans une de ses lettres, madame de Sévigné a trop spirituellement décrit les costumes de quelques personnages de son temps, assistant à un incendie, pour que nous nous hasardions à faire ici des descriptions analogues.

Du reste, nos paysans avaient bien autre chose à faire qu'à se préoccuper de la manière plus ou moins grotesque dont ils étaient vêtus.

En présence du sinistre, chacun songeait à offrir ses bras à celui des leurs que le malheur venait frapper.

André arriva un des premiers devant la maison incendiée où un spectacle émouvant l'attendait.

Une femme et une jeune fille,

demi-nues, le visage bouleversé, les cheveux épars tombant sur leurs épaules, les yeux hagards, folles de douleur et de terreur, sanglotaient et poussaient des plaintes affreuses en se tenant étroitement embrassées.

— Sauvez mon mari ! sauvez mon mari ! criait la femme.

La jeune fille reprenait :

— Mon père va périr ! sauvez mon père !

Les yeux des assistants se tournaient du côté de la maison, qui était déjà un brasier, et personne ne bougeait.

Alors la pauvre femme reprenait avec plus de force :

— Vous le laisserez donc mourir? Vous voulez donc que je sois veuve et que ma fille n'ait plus de père?...

Et l'enfant, joignant ses mains, ajoutait d'une voix suppliante.

— Rendez-moi mon père! ayez pitié de nous!...

Parmi tous les hommes présents, les plus courageux répondaient :

— Il est trop tard; nous nous brûlerions sans pouvoir le sauver!

André questionna rapidement ceux qui l'entouraient.

On lui apprit que le fermier, après avoir transporté sa femme et sa fille loin du danger, avait voulu pénétrer une dernière fois dans sa maison pour y prendre des papiers importants et probablement aussi l'argent et les valeurs qui s'y trouvaient. Plus d'un quart d'heure s'était écoulé et il n'avait pas reparu.

Ces renseignements suffisaient à André, qui connaissait parfaitement la distribution du logement du fermier.

Il n'hésita pas un seul instant . emporté par son courage et surtout

par son cœur, il s'élança dans la fournaise, pendant qu'un frémissement de terreur mêlé d'admiration courait parmi les spectateurs.

L'attente fut anxieuse, cruelle pour tout le monde. Les cœurs cessaient de battre dans les poitrines, le sang se figeait dans les veines. Un silence effrayant succédait aux cris qui retentissaient un instant auparavant.

Deux minutes s'étaient à peine écoulées lorsqu'on vit reparaître le jeune homme, portant dans ses bras un corps inanimé.

Une immense exclamation de joie l'accueillit.

Il s'avança lentement et vint déposer son précieux fardeau aux pieds des deux femmes.

— Mort! s'écrièrent-elles avec désespoir.

— Non, répondit André, son

cœur bat toujours, l'asphyxie n'est pas complète; il n'est qu'évanoui.

Un instant après, ranimé au contact du grand air, le fermier rouvrit les yeux.

Alors, la mère et la fille s'emparèrent des mains d'André et, en les baisant, les mouillèrent de leurs larmes.

Le jeune homme se dégagea doucement.

— Maintenant, dit-il, permettez-moi d'aller me faire panser.

Les deux femmes s'aperçurent seulement alors que sur la partie gauche du visage d'André, il y avait une large brûlure.

La jeune fille fit entendre un sourd gémissement et s'affaissa sur elle-même.

— Marie, ma fille! s'écria la mère, qu'as-tu donc?... Mon Dieu, elle se trouve mal!...

Quelques jours après, sur le sol calciné et chaud encore, une vingtaine de maçons travaillaient à la reconstruction de la ferme.

Le feu n'avait laissé debout que deux pans de mur, encore étaient-ils horriblement crevassés. Toutefois, les pertes étaient beaucoup moins importantes qu'elles ne l'eussent été, par exemple, deux mois plus tard, alors que, les récoltes faites, les granges et les greniers sont remplis.

D'ailleurs, l'immeuble était assuré, et la compagnie se chargeait de tous les frais de la bâtisse.

Les bestiaux avaient été heureusement sauvés. Un voisin les reçut dans ses écuries, qu'il offrit spontanément au fermier incendié. Un autre habitant du village mit à sa disposition, pour lui et sa famille, la moitié de son habitation.

Le paysan est naturellement égoïste et presque toujours avare; mais il est des infortunes qui le touchent vivement et ont même l'influence de le rendre momentanément généreux.

Le malheur dont venaient d'être frappés les parents de Marie, malheur que les paysans redoutent sans cesse et qui peut les atteindre indifféremment, leur communiqua un magnifique élan de fraternité.

IV

Dès le lendemain du sinistre une collecte fut faite dans la commune, et pas un ménage ne manqua d'apporter son offrande. En outre, les principaux propriétaires s'entendirent entre eux et envoyèrent à la fermière du linge et autres objets de

première nécessité en assez grande quantité. Enfin, tous les dons réunis, les pertes causées par le feu se trouvèrent presque entièrement réparées.

La première sortie de la fermière et de sa fille, lorsqu'elles furent à peu près remises de toutes leurs émotions, fut consacrée à une visite chez le père d'André.

Après avoir remercié Dieu, qui les avait prises en pitié, il était bien naturel qu'elles songeassent à témoigner leur vive gratitude au jeune homme courageux qui leur avait rendu, en risquant sa vie, à l'une son mari, à l'autre son père.

André, que la fièvre retenait forcément dans son lit, les accueillit cependant avec gaieté.

— Il prend son mal en patience, dit le père Jubelin aux visiteuses; la

fièvre l'a beaucoup affaibli. Ah! dame, le feu ne l'a pas épargné.

— Vous devez horriblement souffrir, monsieur André? dit la fermière.

— Presque plus maintenant, madame, répondit le jeune homme. .

— Ne le croyez pas, répliqua le père, il souffre, au contraire, comme un damné de l'enfer... Mais mon garçon n'est pas une poule mouillée, un douillet, il aimerait mieux mourir plutôt que de se plaindre. Il a toujours eu l'air souriant que vous lui voyez, le mal n'a pu lui enlever sa gaieté; il cause, il rit, je crois même qu'il lui prend parfois des envies de chanter; je l'ai rarement vu d'aussi belle humeur... On comprend cela, le contentement de soi-même, le bonheur d'avoir sauvé la vie à un honnête homme! André a un grand cœur; il est bon, il est

brave, prêt à se jeter dans le feu pour quelqu'un ; — il l'a suffisamment prouvé — je ne crains pas de le dire bien haut, André est mon orgueil, oui, je suis fier de mon fils !

— Et jamais orgueil et fierté n'ont été plus légitimes, monsieur Jubelin.

— Que voulez-vous? chacun de nous a ses faiblesses; aimer ses enfants est si naturel !...

— Oh! oui, et même les aimer trop, monsieur Jubelin. Ah ! ils ne savent jamais tous les chagrins et toutes les joies qu'ils causent à leurs parents !

— En revanche, ils n'ignorent pas qu'ils peuvent toujours compter sur notre affection.

Le père Jubelin eut un de ces bons sourires qui n'appartiennent qu'aux pères.

— Voilà déjà huit jours que M. André est alité, reprit la fer-

mière; le médecin croit-il pouvoir le guérir vite?

— Ce sera long. Et puis, tout le mal n'est pas là, malheureusement.

— Que voulez-vous dire, monsieur Jubelin?

— Demandez-le à André.

La fermière se tourna vers le jeune homme.

— Le docteur, dit-il en souriant, prétend qu'il me restera sur la figure une marque qui se gardera bien de l'embellir.

Marie poussa un gémissement et ne put retenir ses larmes.

— Monsieur André, reprit la fermière, le médecin se trompe peut-être; il faut espérer que cela ne sera pas.

— J'espérerais d'autant plus volontiers, répondit le jeune homme, si l'espoir m'était permis, qu'il est peu réjouissant d'être laid, affreux

peut-être et de montrer à tout le monde une joue brûlée.

— Et c'est pour nous, pour nous... Oh! monsieur André... murmura la fermière.

Elle prit la main du jeune homme et la serra doucement dans les siennes.

Marie pleurait silencieusement, le visage voilé de ses mains.

Comment pourrions-nous rendre tout ce qui se passait en elle à cet instant?

Ainsi, André, pour s'être dévoué, pour lui avoir conservé son père en l'arrachant à une mort épouvantable, André devait rester défiguré! Elle ne croyait pas qu'elle pût avoir assez d'admiration pour lui. Si elle l'eût osé, elle serait tombée à genoux devant son lit et lui aurait dit :

« André, vous êtes mon frère;

André, je vous admire, je vous aime!... »

Il lui semblait que sa place, à elle, était au chevet du blessé, qu'à elle seule appartenait le droit de veiller sur lui, de voir ses souffrances, de l'encourager, de le consoler, de lui donner des soins.

André regarda la mère et la fille, puis s'adressant à son père :

— Vois, lui dit-il, en montrant Marie et sa mère, et dis-moi si j'ai le droit de me plaindre.

Du revers de sa main le vieillard essuya une larme.

Un instant après, lorsque André se retrouva seul avec son père, il lui dit :

— La visite de madame Michelin et de sa fille m'a fait plaisir.

— Elles te devaient bien cela; je les attendais.

— Avez-vous remarqué comme elles étaient émues?

— Parfaitement. Marie pleurait.

— C'est une bien charmante jeune fille, mon père.

— Elle est, ma foi, aussi jolie que ta fiancée.

Le jeune homme sourit.

— La femme aimée, dit-il, est toujours la plus belle parmi toutes les autres.

— Du vivant de ta pauvre mère, j'ai toujours pensé ainsi.

— C'est égal, reprit le jeune homme après un moment de silence, Huguette ne vient pas me voir souvent. Elle est venue avec sa mère, le lendemain de l'incendie, et depuis nous ne l'avons plus revue.

— Huguette ne peut pas être toujours près de toi; pour une jeune fille ce serait peu convenable. At-

tends que tu sois guéri... Bientôt nous ferons la noce.

V

Ce jour-là, le soleil s'était levé dans un ciel superbe; ses rayons avaient bu rapidement la rosée, et comme c'était un dimanche, jour de fête, les petits pieds des jeunes filles pouvaient courir sur l'herbe verte de la grande pelouse située à l'une des extrémités du village.

C'est sur cette place, gazonnée et fleurie de pâquerettes, que dansait habituellement la jeunesse villageoise, sous l'œil des mères de famille.

Deux rangées d'ormes séculaires, aux vastes ramures, au feuillage épais, épandaient sur la pelouse une ombre rafraîchissante.

Les cordes des violons, chantant sous l'archet, envoyèrent quelques-unes de leurs notes joyeuses aux oreilles d'André, qui se promenait seul et songeur dans le jardin de son père. Il releva la tête et sembla aspirer avec délices l'air pur et parfumé qui lui apportait l'harmonie d'un quadrille animé.

Il écouta pendant quelques instants, regardant les feuilles des arbres frissonner sous les caresses de la brise, et deux pinsons se poursuivre à travers les branches.

Mais bientôt un éclair jaillit de ses yeux et fit rayonner son front.

— Mes amis m'oublient, se dit-il; depuis plus d'un mois ils s'amusent sans moi. Aujourd'hui, je vais reparaître au milieu d'eux, je vais les surprendre. Et Huguette! Ah! elle ne se doute pas que ce soir je la ferai danser!

Il rentra dans sa chambre. En un instant il fit tomber l'appareil qui, depuis la nuit de l'incendie, recouvrait sa blessure.

Son premier mouvement fut de se regarder dans une glace.

Une cicatrice rose et légèrement violacée par endroits, s'étendait au milieu de la joue gauche jusqu'à l'oreille et à la naissance des cheveux sur le front. L'œil avait été respecté par le feu, et, grâce à l'habileté du médecin, les chairs ne s'étaient ni creusées, ni plissées. Du reste, il était supposable que les teintes un peu vives de la brûlure disparaîtraient avec le temps, à mesure que la peau, mince et transparente, prendrait de la consistance.

— Ce n'est pas joli, pensa André, en faisant une légère grimace.

Puis, après un nouvel examen :

— Après tout, je pourrais être en-

tièrement défiguré, borgne, aveugle même... J'ai donc toutes sortes de bonnes raisons pour me consoler. Du reste, en me regardant mieux, je me trouve un peu moins laid.

Il sortit sur ces mots et se dirigea du côté de la pelouse.

Nous ne dirons point le nombre des mains qui serrèrent les siennes; il faudrait pour cela nommer tous ses amis, et ils étaient nombreux.

A son arrivée, les violons étaient restés sans voix; les danseurs avaient déserté le quadrille pour accourir vers lui; les deux ménétriers eux-mêmes s'étaient élancés du haut de leur planche, supportée par deux tonneaux, afin d'exprimer au jeune homme tout le plaisir qu'ils avaient de le revoir.

André fut extrêmement sensible à toutes ces marques d'amitié; mais il était impatient de s'approcher de

Huguette, qu'il venait d'apercevoir au milieu d'un groupe de jeunes filles.

Cependant, les musiciens s'étant de nouveau perchés sur leur estrade aérienne, on songea à reprendre les danses interrompues.

André, le cœur ému et le visage souriant, s'avança enfin vers Huguette. Mais, au lieu du sourire qu'il attendait, ce fut un regard froid qui l'accueillit.

Ce regard tomba sur son cœur comme un morceau de glace.

— Huguette, lui dit-il, je venais vous inviter pour le quadrille.

— C'est une valse qu'on va danser, répondit Huguette avec un mouvement d'impatience.

— Je ne le savais pas; n'importe, je vous invite pour la valse.

— Vous venez trop tard, répondit

sèchement la jeune fille; je suis engagée.

Un nuage passa sur le front d'André. Il commençait à comprendre.

— Et après la valse? reprit-il.

— J'ai promis pour toute la soirée.

— Ah! fit André, essayant de sou rire, vous ne m'attendiez pas, et.. je comprends.

— C'est vrai, je ne vous attendais pas.

— Et je m'aperçois que j'ai eu tort de venir.

— En effet, monsieur André, vous n'auriez pas dû sortir encore, car vous n'êtes pas guéri.

— Vous croyez, Huguette?

— Cela se voit sur votre figure, répliqua la jeune fille en faisant une petite moue dédaigneuse.

Ces paroles cruelles frappèrent André en plein cœur. Il ne pouvait

plus se faire aucune illusion, Huguette n'avait pas même pris la peine de lui cacher sa pensée; il n'avait plus de fiancée.

La jeune fille lui tourna le dos brusquement et s'élança au bras de son cavalier, qui l'entraîna à la première mesure de la valse.

André, immobile, le regard ahuri et comme foudroyé, la suivit des yeux un instant; il la vit pencher sa tête sur l'épaule de son danseur et lui dire tout bas quelques mots. Au mouvement de ses lèvres, il crut deviner qu'elle disait :

« Ce pauvre André, il ne se doute pas, vraiment, qu'il est devenu laid à faire peur. »

Alors son cœur se serra et cessa de battre un instant; ses yeux, voilés, ne distinguaient plus les objets; des sons indistincts, confus, résonnèrent à ses oreilles comme des

plaintes. Il s'éloigna en chancelant et alla s'asseoir, plus loin, sur un petit tertre au pied d'un orme.

Là, ne croyant pas avoir à redouter aucun regard indiscret, il laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Oh! c'est affreux, murmura-t-il, mon bonheur est brisé!... Comme elle m'a parlé! quelle froideur! quel dédain! Elle n'a pu trouver une seule bonne parole à me dire. Mais, en revanche, elle a bien su me faire comprendre que j'ai la joue brûlée, que je suis laid, que je suis devenu un objet de répulsion... Ainsi, pour elle, qui devait être ma femme, je suis aujourd'hui un malheureux qui lui fait horreur! Oh! j'aime encore mieux cela que de la pitié!... Huguette, Huguette, je ne savais pas que vous manquiez de cœur... Elle m'a repoussé, elle me fuit; elle me l'a fait comprendre, tout est fini

entre nous, je ne dois plus penser à elle!

Ses yeux étaient remplis de larmes; il se retenait pour ne pas sangloter.

— Ce matin, reprit-il, mon père me disait encore : « Dans huit jours, je mettrai la faux dans mes blés; c'est dans trois semaines, André, que tu conduiras Huguette devant M. le maire et M. le curé. » Ne nous pressons plus tant de couper nos moissons, mon père; votre fils ne se marie pas.

Tout à coup, une main se posa doucement sur l'épaule du jeune homme.

André se redressa vivement, mais aussitôt son regard s'adoucit et ses traits s'animèrent.

Mademoiselle Michelin était près de lui.

— Bonjour, Marie, lui dit-il en lui tendant la main.

Marie, rouge comme une cerise mûre, mit sa main mignonne et toute peureuse dans celle d'André.

— Monsieur André, dit-elle d'une voix douce et tremblante, pourquoi vous éloignez-vous ainsi de tout le monde? pourquoi ne dansez-vous pas?

Il la regarda et répondit :

— Je n'ai pas le cœur à la joie, Marie.

— Alors, c'est pour cela que vous fuyez ceux qui s'amusent? reprit-elle tristement.

— Je ne fuis personne, Marie, répliqua-t-il vivement; seulement, je me suis aperçu que ma présence n'était pas agréable.

— Oh! vous ne dites pas cela pour vos amis, monsieur André.

— Mes amis! s'écria-t-il; puis-je savoir s'il m'en reste seulement un?

— Ah! monsieur André, c'est mal de douter ainsi.

— Vous me donnez tort, Marie, vous me donnez tort parce que vous ne savez pas que mon cœur souffre et que j'ai le droit de me plaindre. Avez-vous vu Huguette?

— Elle est là, répondit la jeune fille d'une voix faible, elle danse.

— Oui, elle danse, elle se fait admirer, elle sourit à chaque compliment qu'on lui adresse; elle aime tant à entendre dire qu'elle est jolie! Sa coquetterie triomphe, elle est heureuse. Ah! il sera bien fou celui qui, trompé par un de ses regards, un de ses sourires, croira y voir l'image de son cœur! Son cœur! elle n'en a pas... Huguette n'a d'amitié pour personne, elle n'aimera jamais qu'elle-même.

— Vous la jugez mal, monsieur André; Huguette vous aime, vous.

— Moi! Je l'ai cru, je le croyais encore tout à l'heure; mais elle a eu le courage de m'enlever toute illusion à ce sujet.

— Mon Dieu! que vous a-t-elle fait?

— Elle m'a blessé cruellement.

— Huguette, votre fiancée! Est-ce possible?

— Oh! ma fiancée!.. fit le jeune homme avec un sourire amer.

La tête de la jeune fille se pencha sur sa poitrine, et deux larmes roulèrent dans ses yeux.

— Vous ne pouvez croire cela, Marie, reprit André, parce que vous êtes bonne.

— Monsieur André, répondit la jeune fille, Huguette n'est pas méchante; elle n'a pas eu l'intention de vous faire de la peine, j'en suis

sûre. Tout à l'heure elle vous demandera pardon.

— Voulez-vous connaître la cause du changement de mademoiselle Huguette? reprit André.

— C'est donc sérieux?

— Oui. Regardez-moi.

— Je vous regarde.

— Comprenez-vous?

— Non.

— Vous ne voyez pas sur ma figure?...

— La brûlure!

— Cela me rend affreux?

— Mais non.

— Comment! vous ne me trouvez pas laid, repoussant?

— Mais non, monsieur André.

— Ah!... Eh bien, Marie, cela prouve que Huguette pense autrement que vous.

— Quoi! c'est pour cela?..

— C'est pour cela, Marie, c'est

parce que j'ai la joue brûlée que mon mariage avec Huguette, dont on a beaucoup parlé, n'aura pas lieu. Maintenant vous comprenez que ma place n'est plus au milieu de ceux qui sont joyeux; je n'ai plus qu'à rester chez mon père pour y cacher ma laideur.

— Ne parlez pas ainsi, monsieur André; si Huguette est changée à ce point, si elle vous dédaigne, une autre vous aimera comme vous êtes digne de l'être.

— Une autre, dites-vous? Laquelle?

— Je ne sais pas, répondit Marie embarrassée.

— Je n'ai plus cet espoir, reprit André tristement; je suis trop laid pour qu'une jeune fille consente à devenir ma femme.

— Monsieur André, vous vous trompez, protesta Marie.

Puis, aussitôt, elle poussa un petit cri à la vue du père Jubelin, et s'enfuit comme un oiseau effarouché pour aller rejoindre sa mère.

— Ah çà ! est-ce que Marie a peur de moi? dit le fermier en arrivant près de son fils.

— Je ne le pense pas, répondit André.

— Après l'avoir vue s'envoler à mon approche, j'aurais lieu de le croire.

— En effet, pourquoi est-elle partie si vite? se demanda le jeune homme.

Et il marcha tout rêveur à côté de son père, cherchant le mot de l'énigme.

Les danses continuaient, il fit le tour du bal, mais sans chercher à revoir Huguette.

VI

Plusieurs jours s'écoulèrent. André n'avait pas revu Marie. Mais la jeune fille occupait constamment sa pensée, et l'image de Huguette s'effaçait peu à peu de son cœur.

Le souvenir de la dédaigneuse Huguette ne contenait déjà plus aucun regret, tandis que Marie lui apparaissait douce, gracieuse, souriante comme la fée du bonheur.

D'un mot, Huguette l'avait meurtri, déchiré ; d'un regard, Marie l'avait calmé, consolé, guéri.

Sa reconnaissance envers la jeune fille s'était changée en une affection profonde. Peut-être ignorait-il encore le véritable état de son cœur, où l'espoir et la joie renaissaient à son insu.

Mais lorsqu'il eut bien analysé

toutes les paroles de Marie, lorsqu'il se fut bien assuré qu'il n'interprétait pas faussement sa rougeur, son émotion, son embarras et aussi sa fuite précipitée, le voile se déchira et il comprit combien la charmante enfant lui était chère.

Les sympathies que nous éprouvons naissent presque toujours de celles dont nous sommes l'objet. Il en est de même de toutes les affections : nous aimons qui nous aime.

André rappela à lui tous ses rêves de bonheur; ils revinrent en foule.

Un matin, au milieu des champs, où les épis mûrs se courbaient sous les faucilles, André rencontra Marie. Comme lui, la jeune fille venait de porter le déjeuner des moissonneurs.

— Marie, lui dit-il, vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit l'autre jour? Vos paroles m'ont fait beaucoup de bien. J'étais triste, dé-

couragé ; grâce à vous, le ciel aujourd'hui me paraît plus beau, la prairie plus verte, les fleurs plus jolies. « André, m'avez-vous dit, une autre vous aimera. » J'ai cherché autour de moi, et j'ai trouvé. Marie, êtes-vous contente ?

— Oh ! oui, si vous êtes heureux ! répondit la jeune fille, dont le visage pâlit subitement.

— Celle que j'aime aujourd'hui, Marie, continua André, plus encore que je n'aimais Huguette autrefois, celle qui deviendra ma femme bientôt, je l'espère, vous la connaissez.

— Je la connais ? répéta Marie avec surprise.

— N'est-ce pas vous qui m'avez aidé à la trouver?

Marie ne répondit pas. Ses yeux se fixèrent sur le bout de ses pieds, et une vive émotion oppressa sa poitrine.

— Vous ne me demandez pas son nom ? reprit le jeune homme.

— Je ne veux point le savoir! s'écria-t-elle, je ne veux pas...

Un sanglot déchira sa poitrine.

André lui prit la main.

— Il faut pourtant que vous le sachiez, dit-il : elle se nomme Marie Michelin.

— Moi! moi ! exclama-t-elle.

— Marie, je ne connais que vous qui ne me trouviez pas laid avec ma joue brûlée.

Elle se mit à pleurer, mais un sourire radieux éclairait en même temps son visage. Ce jour-là, Marie ne s'amusa point, sur les sentiers, à jeter au vent les pétales de la marguerite. Elle n'avait plus rien à demander à la fleur des prés.

Les dernières gerbes étaient rentrées. Quelques jours de repos al-

laient succéder aux fatigues de la moisson.

— Ah çà ! dit en souriant le père Jubelin à son fils, je crois que deux ou trois jours de noce ne seraient pas à dédaigner maintenant. Que penses-tu de mon idée, garçon ?

— Mais, je suis de votre avis, mon père.

— A la bonne heure. Après la peine, le plaisir. Or donc, je m'en vais trouver le père de Huguette et lui dire...

— Ce n'est point au père de Huguette qu'il faut faire une visite, interrompit André, mais à celui de Marie.

Le père Jubelin ouvrit de grands yeux étonnés. — Ah çà ! garçon, que me chantes-tu là? fit-il.

— Père, ne vous en déplaise, c'est Marie Michelin que je veux pour femme.

Le père Jubelin se mit à labourer sa barbe avec ses doigts.

— Diable! diable! c'est embarrassant, fit-il.

— Nullement, mon père. Vous vouliez aller chez le père de Huguette, eh bien, rendez-vous chez celui de Marie, et dites à M. Michelin ce que vous aviez l'intention de dire à l'autre.

Le père Jubelin s'achemina vers la maison de son camarade Michelin, tout en préparant le petit discours qu'il se proposait de débiter afin d'assurer le succès de sa mission.

— Eh bien, mon père? l'interrogea André à son retour.

— Dans quinze jours nous ferons la noce, répondit-il.

André lui sauta au cou et l'embrassa à l'étouffer.

La veille du mariage, Marie ren-

contra Huguette chez une de leurs amies communes.

— C'est donc demain que tu te maries? dit Huguette d'un ton ironique.

— Oui, c'est demain.

— Comment as-tu pu te décider à prendre André pour mari?

— Parce que je l'aime, répondit simplement la jeune fille.

— Tu l'aimes!.... Mais tu n'as donc pas vu comme il est devenu laid? Sa joue brûlée le rend affreux.

— Affreux! à tes yeux peut-être, Huguette, mais pas aux miens. Sa joue brûlée! ajouta-t-elle avec exaltation, ah! je la trouve belle, moi, car elle me rappelle sans cesse son courage, son dévouement, son noble cœur, notre maison en feu et mon père, prêt à périr au milieu des flammes!

Huguette n'osa pas répliquer.

Il y a aujourd'hui douze ans que Marie est la femme d'André Jubelin ; elle aime son mari comme le premier jour. Dieu lui a donné deux enfants beaux comme elle, un garçon et une fille.

Le petit garçon fera prochainement sa première communion.

Huguette a trente ans et elle n'est pas encore mariée.

On rapporte que le fils de Marie ayant un jour récité devant elle une fable bien connue de La Fontaine, elle a cru entendre son histoire.

On dit encore qu'elle se repent amèrement d'avoir repoussé André.

Ce qui porterait à le croire, c'est que la brûlure qui lui a inspiré tant d'horreur a presque disparu.

Le bonheur complet, sans nuage, dont jouit Marie, doit être aussi pour quelque chose dans ses regrets.

FIN.

TABLE

